



30140/R

~~my~~  
Ch





Digitized by the Internet Archive  
in 2016

<https://archive.org/details/b22032071>



47149

# MÉMOIRE

SUR

L'INUTILITÉ, LA NOCUIÉTÉ ET LES DANGERS  
DES REMÈDES INTERNES,

ET SUR

L'EFFICACITÉ, LA PROMPTITUDE ET LA NÉCESSITÉ  
DES REMÈDES LOCAUX

DANS

LE TRAITEMENT

DE LA

GONORRHÉE VÉNÉRIENNE;

PAR J. - C. JACOBS,

Licencié en médecine, et président de la société de médecine, chirurgie  
et pharmacie de Bruxelles, sous le *firma* : ÆGROTANTIBUS, et membre  
de plusieurs sociétés savantes, nationales et étrangères.

*Facta probant generosa virum, mendacia fœdum,  
Opprobrium vilem, truculenta injuria turpem.*

---

PRIX : 2 FRANCS.

---

A BRUXELLES,

CHEZ J. MAILLY, IMPRIMEUR, RUE DUCALE, N.° 11;  
ET CHEZ L'AUTEUR, PETITE RUE DES DOMINICAINS, N.° 859.

---

M. DCCC. VIII.

---

ON trouve à BRUXELLES les ouvrages suivans du  
même auteur :

TRACTATUS politico-medicus de Dyssenteria in genere.

---

LE Solidisme écroulé par sa faiblesse , ou Réfuta-  
tion de la doctrine de Brown.

---

TRAITÉ de la Dyssenterie en général.

---

TRAITÉ sur le Scorbut.

---

DE certitudine in medecina, methodoque eam in  
hac acquirendi.

---

BIGA dissertationum de morbis epidemicis, quorum  
alius propè Valencinas anno 1803, alius propè Bru-  
xellas regnavit anno 1806.

---



## PRÉFACE.

---

DÈS les premiers pas que je fis dans la carrière médicale , effrayé des maux affreux et sans nombre que produisent les maladies vénériennes , sur-tout la gonorrhée virulente , ou plutôt leur mauvais traitement ; voyant d'un côté des phimoses énormes qui menaçaient l'étranglement et la gangrène du gland ; des paraphimoses excessives sous lesquelles le virus retenu entre le gland et le prépuce produisait des érosions effrayantes et des plus douloureuses ; voyant d'un autre côté des ulcérations cruelles dans l'urètre , sa perforation , des retentions d'urine périlleuses , des gonorrhées , *vulgò* dites tombées dans la bourse , ou gonflement pénible des testicules , accompagnées ou suivies d'inflammation avec suppuration , qui emportait cette partie essentielle à la propagation ; fièvre hectique , lente ; marasme et la mort : voyant d'autre part des enflures terribles des glandes inguinales vulgairement dites bubons ou poulainés , qui , après une inflammation très-douloureuse et pénible entraînent une suppuration fâcheuse ;

laissant après elles des cicatrices dégoûtantes, tristes témoins pour la vie de la maladie honteuse dont on a été frappé ; m'apercevant ailleurs des tuméfactions considérables dans les membres, des douleurs rhumatiques, sciaticques très-souvent incurables, des souffrances ostéocopes nocturnes, qui bannissent le sommeil, soutien si nécessaire de la vie et de la santé ; voyant en outre des ophtalmies qui menaçaient ou produisaient la cécité, des métastases allarmantes sur les viscères du bas-ventre, sur les poumons, avec phthisie pulmonaire, sur la gorge et parties de la concamération de la bouche, avec esquinancie presque rebelle à tout, entraînant l'érosion et la chute du voile du palais, du palais même, des mâchoires en tout ou en partie, des os spongieux et des cartilages du nez et des parties charnues qui le forment, des perforations du crâne, chute des dents, infection terrible du sang résistant à tout, mutilations cruelles qui anéantissent l'homme dans l'homme lui-même, et qui finissent par faire désirer la mort comme la fin unique de tant de calamités : un tableau aussi hideux et représenté à mes yeux sans cesse, me fit reculer d'effroi, tout en m'im-



posant cependant la loi impérieuse de faire de cette maladie l'objet continuel de mes réflexions : à force de méditer, je m'approchai petit-à-petit de l'essence du mal, que je découvris ensuite toute entière et l'établis comme vraie.

Ensuite, je continuai à m'appliquer pour découvrir des remèdes efficaces à la détruire par le raisonnement et non par l'expérience que je n'avais plus, vu que cette sorte de malades ne s'adressait pas plus à moi qu'à tout autre médecin, et que je n'avais pas le courage de traiter le peu qui se présentait, vu l'insuffisance et le danger des remèdes, que je connaissais jusqu'alors. Cette manière d'acheminer à la découverte sera désapprouvée par ceux qui croient que l'expérience est l'unique boussole qui doit diriger vers la vérité : mais ils sont bien dans l'erreur ; car l'expérience seule est un cheval aveugle qui s'égare presque toujours lorsque la raison n'en est pas le conducteur. *Experientia sine ratione cæcutit : felix unum experientiæ cum ratione connubium.* J'ai déjà démontré que la médecine empirique, même l'hypocratique,

prise toute seule, est bien loin de mériter la prééminence. Hypocrate ne connaissait pas, ni ne pouvait connaître l'anatomie; moins encore connaissait-il la physiologie, il ne connaissait pas même la circulation du sang : je demande à tout homme sensé quelle confiance il peut accorder à un horloger qui prescrit des moyens pour raccommoder une montre détraquée dont il ne connaît ni la structure ni les lois du mouvement. Le corps humain peut être regardé en quelque sorte comme une montre, dont le médecin est le directeur. La démonstration de cette vérité se trouve dans mon avant-dernier ouvrage, *de Certitudine in medicinâ methodoque eam in hac acquirendi*, qui a mérité la haute approbation des savans, au nombre desquels quelques-uns l'ont porté à un degré très-élevé : ceux de la Nord-Hollande m'écrivirent à ce sujet : « Continuez à cultiver  
« ainsi les sciences, alors non-seulement Bruxelles,  
« les, mais l'univers entier, consacrera votre  
« nom à l'immortalité ». La découverte de l'essence me fit entrevoir que la gonorrhée ou blennorrhée vénérienne ou virulente n'était qu'un mal local, et qu'il n'exigeait ainsi que des remèdes locaux ; je comparai le virus excitant à une cer-

taine portion de feu, et la partie recevante à de la matière combustible, et je me dis : de même que c'est une folie ridicule et absurde de commencer à verser de l'eau au grenier et d'inonder ainsi toute la maison dans l'intention d'éteindre le feu, qu'a allumé dans un coin de la cave un charbon ardent tombé sur de la matière combustible; au lieu de verser de l'eau sur le feu même, ainsi est-il une folie d'introduire dans le corps, soit par la bouche, soit de toute autre manière, des remèdes qui se portent avec le sang par le corps tout entier, et dont peut-être pas une millième partie ne parvienne à l'endroit où siège le mal à détruire.

Après avoir passé en revue la vertu des remèdes usités qui sont les délayans, les poudres involvantes, les mucilages, les émulsions, les décoctions, les infusions émollientes, les antiphlogistiques, les bains, les purgatifs et les mercuriaux, j'établis comme vérité fondamentale que tous les remèdes internes sont inutiles, nuisibles ou dangereux.

M'étant aperçu que quelques membres de la société de médecine de cette ville, qui est différente de celle *sub firma ægrotantibus*,



dont j'ai l'honneur d'être président depuis long-temps , blâmaient ma manière de voir dans cette affaire, *et dum argumentorum copia destituuntur ad effrenatam deflectunt convitiandi libidinem.* , et que la société elle-même avait regardé ma découverte ou son annonce pour ce qu'elle n'était pas ; je me suis déterminé à lui écrire une lettre en latin (\*), qui contenait les preuves sommaires de mon opinion, et qui finit par l'engager à opposer des raisons aux miennes, soit seule, soit, en cas d'insuffisance, jointe à tels savans qu'elle eût voulu choisir.

Cette lettre est datée du 12 octobre 1807 , et jusqu'ici la société n'y a pas répondu, et je ne prévois pas qu'elle entreprenne de sitôt la discussion que j'eus l'honneur de lui offrir ; quoiqu'elle renferme dans son sein des licenciés en médecine qui soient plus que capables à entreprendre cette discussion.

Étant démontré que la gonorrhée sans solution de continuité, ainsi qu'elle est ordinairement, ne doit être traitée que par des remè-

---

(\*) Voyez cette lettre, page 34.

des locaux, il s'agissait de connaître ceux qui seraient capables de remplir l'indication, qui est de détruire l'éréthisme par la destruction du virus qui le fait naître.

Je ne doute plus, et je présume qu'il n'y a plus un seul savant qui doute que le mercure soit le destructeur de la matière virulente siphilitique par extinction, ou, si l'on veut, par neutralisation; ainsi, le mercure venant en contact avec la matière siphilitique, la détruit à-peu-près de la même manière que les sels de nature opposés s'entre-détruisent par la mixtion; donc, le mercure, introduit dans la verge ou dans le vagin, guérit souvent ce mal comme par enchantement; mais comme un tel effet heureux n'avait pas toujours lieu, il fallait chercher la raison de cet échouement, et je l'ai trouvé, en ce que le virus était reçu dans les sinus muqueux de la fosse naviculaire de la même manière qu'il l'est dans la verge, y niche, les irrite et les contracte quelquefois au point, de n'en laisser rien échapper, et de les rendre parfaitement inaccessibles à tout : il fallait par conséquent y joindre un moyen qui eût la vertu de les ouvrir, et celle de rendre le

virus accessible à l'antidote, ce moyen est l'extrait thébaïque.

Voilà le remède puissant en état de combattre ce mal ; mais qu'on ne croie pas pour cela que les guérisseurs ordinaires parviendront à opérer cette guérison avec cette certitude et avec cette promptitude qu'il est permis de l'espérer , il faut savoir le préparer selon les circonstances , et , ce qui plus est , le savoir proportionner aux cas différens qui se présentent ; ce qui n'est pas l'affaire de tout le monde.

*Non cuivis homini continget adire corinthum.*

Quant à la manière de se nourrir, j'ai trouvé à-propos de n'y rien changer. Il n'y a pas d'homme sensé qui ne convienne avec moi que lorsque toutes les parties du corps , une seule exceptée , sont saines , il ne faut rien innover pour les altérer ; or , dans la gonorrhée elles sont intactes et restent saines si elles l'étaient auparavant ; par conséquent les malades qui sont atteints de ce mal doivent persévérer à boire et à manger pour continuer à être bien portans ; ainsi , s'ils sont habitués à boire du

vin , ils ne doivent point s'en priver , et s'ils ne le sont pas , ils se tiendront à leurs boissons habituelles ; mais ce serait autre chose s'il s'y joignait accessoirement l'un ou autre symptôme étranger ; il me restait finalement à voir quelle serait ou quelle devrait être l'application des remèdes , les injections et les turundes s'offrirent les premières ; après les faisceaux imbibés du médicament appliqués à l'endroit malade , en les introduisant dans l'urètre.

Le tout médité et pesé comme je viens de le dire , je commençai mes expériences , qui furent toutes couronnées du succès le plus complet ; les injections guérissaient ordinairement en peu de jours , et l'usage des turundes abrégait le terme encore davantage. Observant donc que chez les femmes le mal se guérissait plus promptement , sans doute par la continuation de l'application du remède ; j'ai employé les mèches médicamenteuses ; ce moyen réussit à merveille , et est commode , très-facile et dans de certains cas d'une valeur inappréciable , comme pour les voyageurs , qui devant courir la poste jour et nuit , et qui n'ont pas le temps de se servir d'injections ; elles sont



encore inappréciables pour les soldats qui peuvent se guérir ainsi sans quitter leurs drapeaux ou sans abandonner leurs armes ; je laisse juger de quelle importance est ce moyen pour les états et pour leurs augustes chefs, qui peuvent ainsi avoir à leur disposition une armée de plus , qui languirait autrement dans les hôpitaux.

Maintes personnes respectables et instruites que j'avais eu l'occasion de traiter , ravies d'une guérison aussi prompte que radicale , me sollicitèrent sans cesse de rendre cette méthode publique : leur ayant répondu que j'avais sous plume un ouvrage sur les maladies vénériennes , ils me répliquèrent qu'il se pourrait écouler encore bien du temps avant qu'il serait achevé et publié , et que pendant cet intervalle il y aurait encore nombre de dupes et de victimes , dont le sort malheureux implorait la connaissance de cette manière de traiter , pour qu'ils pussent en faire usage , et ils me prièrent ainsi à en faire l'annonce en attendant la publication de l'ouvrage.

Je ne pouvais sur cette proposition que ma-

nifester ma crainte qu'une telle démarche pourrait être interprétée pour une charlatannerie ; à quoi ils ripostèrent avec vivacité que craindre que l'annonce d'une découverte réelle et des plus utiles fut prise pour un charlatanisme , serait supposer le public assez ennemi de soi-même pour repousser avec dédain un bienfait publié pour son bonheur seul , à la place de l'embrasser à bras ouverts. Cette crainte continuaient-ils , pourrait être fondée de la part des débiteurs des remèdes soi-disans bons à tout, par exemple des grains de santé de Franck qui « ont la propriété de remédier aux maux  
« d'estomac et à la pituite , de chasser les vents  
« et la migraine , de rétablir le cours des règles,  
« de purifier le sang et de dissiper la mélanco-  
« lie. Ils entraînent, sur-tout par leur qualité pur-  
« gative, les humeurs qui séjournent dans les vis-  
« cères du bas-ventre , de quelque nature qu'el-  
« les soient. C'est le meilleur de tous les purgatifs  
« qu'on appelle ordinairement de précaution ,  
« puisqu'il s'oppose à la saburre bilieuse et glai-  
« reuse des premières voies , et qui restitue le  
« coloris et l'embonpoint. Il rétablit l'appétit,  
« favorise la lenteur des digestions , guérit les  
« hydropisies commençantes et les engorgemens

« du foie et de la rate ; en le donnant aux enfans il  
« détruit les vers et s'oppose aux convulsions ; »

De faltranck qu'on dit avoir la vertu « de gué-  
« rir quantité de maladies de langueur qui au-  
« raient même résisté à différens remèdes, tel-  
« les que fièvres de toutes espèces, les verti-  
« ges ou vapeurs ; il est propre à dissoudre le  
« sang extravasé dans la poitrine et par-tout  
« ailleurs, provenant de coups et efforts ex-  
« traordinaires, dans les abcès, ulcères, les  
« fistules récentes et invétérées, tant internes  
« qu'externes. On s'en sert dans les frissonne-  
« mens par-tout le corps, les douleurs et les  
« enflures goutteuses et rhumatismales, les  
« chaleurs extraordinaires dans le ventre, la  
« constipation extrême, les espèces de boules  
« mouvantes dans le corps, obstruction de  
« foie, de la rate, du pancréas, du mé-  
« santère, les cours de ventre invétérés, pâles  
« couleurs, jaunisse et suppression des règles,  
« gonflement, battemens de cœur, faiblesse  
« d'estomac, aigreur, tiraillement doulou-  
« reux, de même que les pituites glaireuses,  
« les toux à se croire asthmatique ou pulmoni-  
« que, les vapeurs que l'on prend souvent



« pour mal caduc , les vaumissemens , fleurs  
« blanches , les rétentions , cuissons ou ar-  
« deurs d'urine , hydropisies naissantes , les  
« demeurances en matière de paralysie , com-  
« me aussi les aliénations d'esprit , la mé-  
« lancolie et découragement , délire , fureurs ,  
« terreurs paniques et toutes les maladies ner-  
« veuses qui font souffrir de tant de manières ,  
« En général , son *thé de Suisse* fortifie l'es-  
« tomac et facilite la digestion ; »

D'une poudre céphalique qui « guérit de  
« fluxion , catharre , coup , contre-coup , ab-  
« cès , coup de soleil , migraine , étourdisse-  
« ment , pesanteur , obstruction , vapeurs et  
« autres maladies de cette partie , tant sur la  
« vue que sur les organes de l'ouïe ; » et que  
des imbéciles regardent comme une panacée  
universelle, et que de prétendus savans laissent  
débitier autour d'eux sans s'opposer à ce trafic  
honteux.

Si de telles annonces de choses bizarres impos-  
sibles et absurdes, insistèrent-ils, ne sont pas pri-  
ses pour une charlatanerie, comment craindre  
que celle d'une méthode basée sur les plus  
beaux principes de la physique et de l'art de

guérir , pourrait y être assimilée ? Ce serait sans doute supposer de l'aveuglement ou de la partialité dans le même juge , ce qui n'est pas raisonnable de présumer.

Supposons, dirent-ils encore, qu'un auteur renommé ait fait la découverte de guérir la phthisie pulmonaire, et qu'il se proposât d'écrire et de publier un traité sur cette matière importante, et qu'il ait la même crainte que vous de l'annoncer pendant qu'il y travaille, doit-on lui faire des reproches sur son silence, ou bien sur le parti qu'il prend de faire connaître cette découverte par les feuilles publiques ; il n'y a pas un vrai ami de l'humanité qui ne blâmât hautement son silence, et qui ne l'accusât d'homicide négatif de tous ceux qu'il laisserait mourir dans l'intervalle , tandis qu'il est dans son pouvoir de leur conserver la vie et de leur rendre la santé ; ne mériterait-il pas l'indignation d'un époux désespéré , pour avoir perdu sa chère moitié, qui faisait la consolation et le bonheur de sa vie ? ne mériterait-il pas encore celle d'une mère éplorée et entourée d'un nombre d'enfans mineurs, qui, dépourvus de tout, excepté de la tendresse ma-

ternelle en pleurs, n'ont que des yeux pour pleurer la perte irréparable d'un père qui, par son zèle, par son industrie et par son économie, leur aurait procuré un état honnête et honorable, au lieu de la misère la plus déplorable dans laquelle ils doivent traîner leur existence malheureuse, dès le moment qu'ils ont eu le malheur de voir le jour; eh bien! concluaient-ils, jugez vous-même, si les infortunés sans nombre que produit le mauvais traitement des maladies vénériennes ne sont pas en droit de vous adresser de pareilles reproches ensuite de votre silence; au reste, faites le bien, sans crainte et sans remords, quoiqu'en puisse dire la jalousie médiocre, quoique puisse feindre, mentir ou calomnier l'ignorance, agissez comme vous avez agi, et méprisez avec dédain les calomniateurs impuissans, comme vous le conseille le poème qui vous fut adressé le 23 août 1805.

« Méprisez les clameurs des chiens et des Zoïles,

« Laissez les aboyer, se vautrer dans leur bile;

« *Le cours majestueux du tranquille éléphant,*

« *Écrase les serpens de son pas imposant.*

« Le Mercure de l'Aar, les journaux de la Seine

« Étoufferont les cris honteux de Timagene.

« Le prix de Montpellier, l'estime des savans

« Sont le gage éternel de vos rares talens. »

La vérité dissipera un jour ces nuages passagers, de même que le soleil après, une absence momentanée, chasse devant lui les ténèbres de la nuit.

Assailli sans cesse par ces raisonnemens, je me suis rendu finalement à leur force, et j'ai pris le parti de faire l'annonce de ma découverte dans les feuilles publiques, peu de temps avant la publication de cet opuscule; s'il est possible qu'on y trouve quelque mal, je prie mon lecteur bienveillant de me le pardonner en faveur des bienfaits que cette annonce a produits.

Au reste, en attendant que je publie l'ouvrage projeté et commencé sur les maladies syphilitiques, qu'il me soit permis d'espérer que le public reconnaissant lira ce mémoire avec indulgence pour le style français, que je veux bien avouer ne pas connaître; et qu'il portera un jugement non moins favorable sur cette production, que celui qu'il a daigné porter sur mes autres travaux littéraires, auxquels il m'a fait l'honneur d'applaudir constamment.



# MÉMOIRE

SUR

L'INUTILITÉ, LA NOCUITÉ ET LES DANGERS

DES REMÈDES INTERNES,

ET SUR

L'EFFICACITÉ, LA PROMPTITUDE ET LA NÉCESSITÉ

DES REMÈDES LOCAUX

DANS

LE TRAITEMENT DE LA GONORRHÉE

VÉNÉRIENNE.

---

IL est assez universellement connu que j'ai avancé depuis quelque temps que la gonorrhée, ou plutôt la blennorrhée vénérienne ne devait être considérée que comme un mal local, et que comme telle, elle ne devait être traitée que par des remèdes locaux, qui sont seuls plus que suffisans lorsqu'il n'y a pas solution de continuité, et qui sont toujours nécessaires lors même qu'il y ait chancres, excoriations ou autres divisions dans l'intégralité des solides composant les parties affectées, quoique dans ce cas il faille avoir recours à une autre branche d'indication,

qui est de garantir la masse générale contre l'infection, ou de l'en corriger, s'il a déjà quelque absorption du virus dans le sang, par des remèdes appropriés.

Quelques auteurs avaient déjà entrevu cette vérité; mais, soit par faiblesse, ou par découragement, ils ont craint de s'opposer, ou de faire face à la force des opinions reçues et des passions déchaînées, soit par insuffisance de la méthode qu'ils proposaient ou qu'ils employaient pour atteindre ce but si salutaire, ils n'ont eu qu'un succès éphémère; la routine a prévalu, mais la fin de son règne est arrivée, et le commencement de celui de la vérité se présente et doit nécessairement lui succéder par la clarté des argumens par lesquels je la ferai reluire; rien ne m'arrêtera dans cette carrière *quidquid ignari clamitent aut invidiosi obstrepant*, que la seule prépondérance des raisons scientifiques qu'on opposera aux miennes; l'amour de la vérité m'anime trop, et l'intérêt de la chose, pour le bien de l'humanité souffrante et de la population entière présente et future, est trop grande pour ne pas y sacrifier tout.

Afin de rien laisser d'incertain, d'obscur ou

d'équivoque dans l'esprit de mes lecteurs , ou dans celui de ceux qui entendront parler de ce point de ma doctrine , il est indispensable de démontrer trois choses ; la première, que la gonorrhée virulente ou vénérienne n'est qu'un mal local aussi long-temps qu'il n'y a point solution de continuité dans les parties affectées ; la seconde, que les remèdes internes sont inutiles, nuisibles ou dangereux ; et la troisième, que les remèdes locaux , que je propose , sont prompts, efficaces et nécessaires à détruire cette maladie.

La démonstration du premier point exige avant tout, une connaissance exacte de ce que c'est que la gonorrhée vénérienne. Cette connaissance ne peut résulter que de sa définition légitime ; je la définis donc : un écoulement muqueux, puriforme ou purulent par la verge, chez les hommes ; par le vagin , chez les femmes , produit par le virus vénérien. Je ne fais point entrer dans ma définition , comme l'ont fait les plus célèbres parmi les modernes , l'état inflammatoire des parties affectées, parce qu'il lui appartient aussi peu qu'à la coryza, affection analogue, et à laquelle on pourrait fort bien donner le nom de *blennorrhœa narium*, écoulement muqueux, puriformes des



narines (ce point sera démontré tout au long dans mon ouvrage sur le traitement des maladies vénériennes, qui paraîtra dans quelque temps). Si l'écoulement est inséparablement lié à la blennorrhée, il est important de voir pourquoi, par quelle raison et de quelle manière en général, se fait un écoulement humoral par une partie quelconque du corps animal. Certes, elle ne se fait par nulle autre, que par celle que la force éruptive des humeurs est plus grande que la force retentrice des solides destinés à les contenir. Aussi long-temps que l'équilibre existe entre ces deux puissances, les liquides roulent librement en état de santé par les vaisseaux qui les charient; mais, si la force de ces derniers excède, ils sont arrêtés ou répercutés; et si leur propre puissance excède, ils s'échappent, et la force mineure doit céder à la force majeure, et souffrir, malgré elle, l'évasion et la perte.

Dans la blennorrhée vénérienne, la force éruptive des humeurs est augmentée par l'irritation que produit sur les bouches des vaisseaux excréteurs, le virus vénérien y appliqué, qui fait ici ce que des autres stimulans font sur d'autres parties lorsqu'ils sont appliqués : c'est par cette raison que le visicatoire produit dans les

24 heures une poche remplie de sérosité, et que les purgatifs drastiques produisent de selles aqueuses, et que le tabac à fumer produit une espèce de salivation aux personnes qui n'y sont pas habituées et qui en font usage.

De ceci il paraît suivre que plus cette irritation est forte, plus abondant doit être l'écoulement, par l'axiome ancien *aucta causa augetur effectus*, et par contre, que l'abondance de l'écoulement dénote une plus forte irritation : en outre, plus l'écoulement est fort, plus le mal est violent et *vice versa*. Toutes ces conséquences, quelques accréditées qu'elles puissent être, et quelques légitimes qu'elles puissent paraître, sont néanmoins toutes erronées, les unes cependant plus que les autres ; d'abord, quoiqu'il soit vrai que l'irritation vénérienne appliquée aux parties génitales respectives, produit l'écoulement dont il s'agit, et qu'il l'augmente en proportion de sa force irritante : cependant cette vérité reconnaît certaines modifications et certaines limites au-delà desquelles l'écoulement, au lieu de devenir excessif, devient absolument nul. L'éritisme vénérien provoque et augmente jusqu'à un certain point l'écoulement virulent ; mais, augmenté successivement, il monte à un tel point à produire, par l'excès

d'agacement, l'excès d'actions des vaisseaux, sinon le spasme, qui, à proprement parler, ne peut avoir lieu que dans des parties musculuses; cependant il produit une contraction morte dans les vaisseaux excréteurs, telle que rien ne peut plus y passer. Ainsi, avec le plus haut degré d'éréthisme, l'écoulement est nul, comme il est nul par son défaut, tant il est vrai que le même effet peut être produit par des causes opposées en apparence; je dis opposées en apparence, car tout métaphysicien sait trop bien que des causes réellement opposées ne produisent que des effets également opposés l'un à l'autre, et proportionnés à leur cause productrice.

L'autre conclusion, l'inverse de celle qui précède, savoir : plus l'écoulement est abondant, plus forte est l'irritation, se trouve encore plus fautive, puisqu'il peut y avoir un écoulement très-abondant, comme il y en a souvent, avec peu de virulence : car lorsqu'on considère que l'écoulement est en raison composé, outre l'irritation, de la sensi-irritabilité des parties, de leur relâchement, et de l'abondance des humeurs propres à être secretées par ces organes. On sent parfaitement bien qu'un aiguillon modique peut produire, chez une per-

sonne très-sensible, très-irritable et très-relâchée, un écoulement considérable, et ce d'autant plus, que les humeurs destinées à y être séparées sont en plus grande abondance, et qu'il s'y joint accessoirement un stimulus concurrent, qui complète le maximum de l'irritation, et conséquemment de ses effets. C'est ainsi qu'on voit chez certains individus, surtout du sexe, une blennorrhagie des plus considérables, avec une virulence modique, et qui ne donne, aux hommes qui les approchent, qu'une légère teinture du mal, nonobstant la quantité énorme des liquides dont leur membre est abreuvé pendant la copulation.

On voit par les mêmes raisons que la violence du mal ne se doit point mesurer par la quantité de matière puriforme qui s'évacue par les parties génitales de l'un ou de l'autre sexe et *vice versa*.

Si l'écoulement virulent est provoqué par l'application du virus aux parties qui le fournissent, il importe de savoir de quelle manière cette application se fait.

Que le virus soit appliqué chez les femmes à l'une ou à l'autre partie du vagin par dégoût-



tation (*stillicidium*) ou par éjaculation, lorsque le mal niche dans l'urètre viril, et par détersion, pour ainsi dire, lorsqu'il gît sur les parties externes, soit sous la forme de chancres soit sous celle de gonorrhée bâtarde, il n'y a personne qui en peut douter : d'où il s'ensuit que le siège du mal doit être ici fort différent selon la longueur du membre et selon la force éjaculante.

L'endroit de l'infection chez les hommes est ordinairement le même, c'est-à-dire, la première lacune de l'urètre, vulgairement appelée la fosse naviculaire.

On a cherché depuis long-temps par quelle manière le virus pénètre dans l'urètre, et de plus, la raison pourquoi, lorsqu'il y est entré, il se dépose plutôt à ladite fosse naviculaire que par-tout ailleurs.

Les opinions des écrivains ont été et restent encore partagées sur ce point.

Les uns ont prétendu que le virus est absorbé par les vaisseaux inhalans ; les autres, par les pores inorganiques du gland. Les partisans de ces opinions diverses ont fondé leurs assertions sur ce qu'il est impossible que le virus

pénètre autrement, tandis que pendant l'érection du pénis, l'orifice de l'urètre est parfaitement clos.

Il y en a d'autres, qui ont soutenu et qui soutiennent encore que le virus est, pour ainsi dire, coigné dans l'urètre pendant le coït.

Quant à moi, je pense que cette introduction du virus ne se fait ni de l'une ni de l'autre manière.

D'abord, elle ne peut se faire par la première ; car, en supposant que le virus soit reçu par les vaisseaux inhalans ou par les pores inorganiques du gland, alors il y demeure fixé ou non ; dans le premier cas, rien de plus évident qu'il en doit résulter une *blennorrhœa balani*, vulgairement appelée gonorrhée bâtarde, et nullement la blennorrhée urétrale ; dans le second, s'il n'y demeure pas fixé, alors il passe outre ; et, ainsi absorbé par les vaisseaux inhalans, il marche vers les grands vaisseaux, et de là vers la masse du sang, et nullement vers l'urètre, où cette sorte de canaux ne conduit pas : étant absorbé par les pores inorganiques, il n'y a nulle raison pourquoi il se déposerait plutôt à la fosse naviculaire que par

tout ailleurs ; au contraire , il paraît qu'il ne peut parvenir ainsi à aucun endroit de ce canal que très-difficilement et par cas extraordinaire , vu que le gland n'est que la continuation du troisième corps caverneux qui , comme on sait par des expériences anatomiques , ne communique point avec le tuyau urinaire , mais seulement des unes de ses cellules ou cavernes aux autres , où par conséquent devrait être de préférence le siège du mal.

Quant au second point , c'est-à-dire , le coignement ou puissance cunéiforme , il n'est pas plus concevable que le premier , par la raison qu'il est absurde de supposer une espèce de *cuneus* quelconque , tandis qu'en général toutes les parties constituantes d'un liquide sont globulaires , et que , même lorsque cette figure aurait lieu , il n'est pas possible de trouver une puissance qui la ferait agir , et qui devrait être assez forte , puisque la fermeture de l'orifice urétral offre une grande résistance , dont , selon les lois de la mécanique , l'action mouvante devrait toujours égaler un peu plus que le tiers de la base en proportion de sa hauteur.

On dira peut-être que cette puissance cunéi-



forme ou coignante peut se trouver dans l'action du vagin pendant le coït sur la partie qu'il a reçu ; mais ne voit-on pas que lorsque cette force aurait lieu , elle devrait être plutôt expressive qu'intropressive , entendu qu'elle agit uniformément sur toute la superficie convexe du cylindre viril , et nullement sur l'ouverture urétrale , sur laquelle cependant elle devrait agir perpendiculairement.

En outre , il y a bien des cas dans lesquels la gonorrhée se contracte sans que la partie contractante ait essuyée aucune pression , soit par la disproportion des parties agissantes , soit par les impuissans efforts d'accomplir l'acte de la copulation.

Après avoir promené long-temps mes idées sur ce point , je suis porté à croire que cette application se fait de la manière suivante :

Il n'est pas nécessaire de dire que le membre viril n'ait pas toujours les mêmes dimensions , son diamètre mobile étant très-variable ; je le suppose un moment réduit à son minimum , et qu'il s'augmente successivement ; il est clair qu'alors le cylindre s'augmente en raison cubique de cet accroissement , d'où il s'en-

suit que toutes les parties constituantes , les trois corps caverneux et l'urètre se dilatent dans la même proportion : or , cette dernière , qui est creuse , ne peut se dilater ainsi sans qu'il s'y fasse une moindre résistance en raison de son ampliation ; d'où il résulte encore , que s'il se trouve plongé ou baigné dans un liquide , celui-ci y doit entrer par aspiration de la même manière que le lait passe dans la bouche du nourrisson , et que le chyle entre dans les ampoules des vaisseaux lactés.

7. Tout système mène avec lui des discordances dans l'ensemble des idées qui le composent , des contradictions dans les déductions qu'on en tire ; de même que de l'objet sur lequel il est basé , et laisse du vide dans les explications qui se présentent ; le tout plus ou moins grand , selon qu'il approche ou qu'il décline de la certitude. La vérité seule explique tout , et ne laisse rien à désirer. Personne n'a pu jusqu'ici donner une raison plausible pourquoi chez les hommes le virus blennorrhagique se niche ordinairement dans le premier isthme ou dans la fosse naviculaire ; la vraie manière de contraction mise à découvert , la montre au doigt. Le liquide entre , monte dans les vaisseaux par aspiration en raison de la résistance di-

minuée , et se porte là sur-tout où elle est la plus petite ; ce qu'elle est dans la première lacune, qui, étant proportionnellement plus grande que le commencement de l'urètre, se dilate aussi davantage et résiste moins , aspire plus que les parties en avant : fixe donc le séjour de la matière sucée , qui ne peut passer par l'angustation du canal qui augmente l'obstacle, et par la condensation de la matière contenue dans le canal de l'urètre , dont il y en a toujours une quelconque , vu que le vide est impossible : *vacuum implicat*.

Tout homme qui cherche la vérité ne se fie jamais , comme il ne peut jamais se fier à la seule raison, pas plus qu'à la seule expérience : *ratio sine experientia nimis vaga est, experientia sine ratione cæcutit , fœlix unum utriusque connubium* , parce que la raison se perd souvent dans des brillantes théories , et l'expérience confuse et matérielle ne voit ni cause ni essence : rien ne conduit au but que lorsque de concert ils s'éclaircissent mutuellement.

Ne voulant donc rien laisser à désirer sur ce point , j'ai mis la théorie ci-dessus dans la balance de l'expérience afin d'en connaître la jus-

te valeur ; j'ai donc plongé dans de l'eau tiède la partie qui distingue le sexe viril du féminin et qui contracte le mal dont il s'agit dans ce mémoire , étant dans une de ses plus petites dimensions, et que j'ai tâché de porter, et que j'ai portée à ses plus grandes : lorsque je l'ai retirée, en la tenant dans une attitude horizontale pour que le liquide aspiré ne s'en écoula pas ; le tout bien essuyé au-dehors, j'ai comprimé l'urètre d'en arrière en avant, pour voir s'il y était entré et en quelle quantité : la partie antérieure du gland se mouilla par l'expression ; mais la limpidité de l'eau ne portant pas avec elle la preuve oculaire assez convaincante, j'ai fait ce qu'*Antoine de Haen* avait fait pour découvrir et prouver que l'eau entre dans les poumons des noyés ; j'y ai mêlé de l'encre, et répété l'expérience, dont voici le résultat : après avoir plongé, varié les dimensions, essuyé, tenu l'attitude horizontale, pressé de manière comme je viens de le dire, il sortit par l'orifice de l'urètre une quantité visible de liqueur noirâtre. Ayant laissé la partie en repos ; je sentis une légère démangeaison vers le bout du gland, à-peu-près pareille, mais moindre que celle que l'on ressent lorsqu'on a contracté une gonorrhée. Dans la suite, je sentis un plus fréquent besoin d'uriner, auquel je différerais d'obéir,



dans l'intention de voir si dans l'intervalle rien ne serait sorti, en effet une heure après, je trouvais, en examinant mon linge, trois taches noires assez larges, preuve non équivoque qu'une partie du liquide avait été aspirée.

Le lendemain j'ai varié l'expérience, en plongeant la même partie dans un pareil liquide, lorsqu'elle était dans ses plus fortes dimensions; après l'y avoir tenu ainsi pendant deux à trois minutes, je l'en ai retirée soigneusement, plus obliquement par en haut, de manière qu'elle faisait un angle aigu avec le pubis plutôt qu'un droit : le tout bien exactement essuyé à gland découvert, bien pressuré, comme avant, rien ne se montrait à la vue, rien ne se montrait au linge, rien ne se faisait sentir aux expédiens de l'expérience.

On sent très-facilement que cette sorte d'expérience ne se fait pas, et réussit encore moins en tout temps, quoique tout soit à la main, le navigateur doit souvent attendre un souffle favorable du vent pour appareiller et mettre en cours. J'ai donc répété la première expérience avec la liqueur noire, et ai laissé le membre jusqu'à ce qu'il fût considérablement diminué de volume; alors, le laissant toujours plongé

dans le liquide, je lui ai reprocuré ses grandes dimensions, la quantité de liqueur absorbée fut sensiblement plus grande, aussi avait-il pompé deux fois. Par cette théorie claire et précise on explique avec la dernière évidence pourquoi, parmi différens hommes qui jouissent de la même femme viciée, les uns sont infectés et les autres ne le sont pas.

On avait jusqu'ici expliqué ce phénomène, qui n'est pas rare, par la diversité de l'ydiosincrasie; je ne nie pas que cette diversité peut être ici, comme ailleurs, par exemple dans la petite vérole naturelle ou inoculée, la cause pourquoi le virus prend sur les uns tandis qu'il laisse les autres intacts; mais je doute cependant que ce soit ici la vraie cause, vu que ceux qui étaient restés exempts la première fois, ont de ma connaissance contracté du mal un petit temps après, pendant lequel il n'est pas à présumer que leur ydiosincrasie serait changée; il me paraît beaucoup plus juste d'attribuer la différence de ces événemens à la diversité de la dimension de la partie contractante pendant la copulation; laquelle, si elle reste toujours pendant tous les momens de l'action au plus haut ou au même degré de son volume, ne

peut rien aspirer , tandis que lorsqu'elle varie , elle pompe en proportion de cette variation.

On rend raison de la même façon , pourquoi le même homme peut jouir d'une personne qui a du mal , l'un jour impunément , et en être infecté dans un moment subséquent.

On explique encore très-facilement pourquoi de la même source les uns sont infectés considérablement et les autres que très-légèrement.

On conçoit finalement pourquoi celui qui ne touche une femme qu'à l'entrée du vagin , et n'en jouissant que fort incomplètement , peut être fortement infecté par les diverses dimensions qui se succèdent pendant les tentatives inutiles.

Le virus appliqué de la manière que nous venons de voir , reste sur ou dans la partie qui l'a reçu , aussi long-temps qu'il n'y ait pas solution de continuité , ou qu'il ne soit détruit d'une façon quelconque ; voilà la partie à démontrer.

D'abord , il est certain que personne ne tentera de faire l'inoculation de la petite vérole ou de la vaccine , sans faire une solution de conti-

nuité, c'est-à-dire, sans soulever l'épiderme sous lequel il insinue le virus, pour l'appliquer immédiatement aux vaisseaux absorbans de la peau proprement dite ; appliquez ce virus à l'une ou à l'autre partie du corps dont l'épiderme est intact, l'effet que vous en attendez est vain et illusoire. Ce virus ne fraie point la barrière cuticulaire ; le virus vénérien ne le fraie pas davantage : un accoucheur et une sage-femme en vogue ont, pour ne pas dire journellement, au moins très-fréquemment, les mains baignées et abreuvées du virus qui n'infecte aucunement leur santé aussi long-temps qu'ils n'ont point à leurs mains ni écorchure, ni plaie, ni autre division dans les parties constituantes, signe bien évident que rien ne passe au-delà de l'épiderme par lequel la matière ennemie est puissamment retenue : si la chose se passe ainsi à l'extérieur, elle ne se passera pas moins à l'intérieur du vagin et de la verge qui sont intérieurement garnis et garantis par la cuticule, de même manière que le cutis à l'extérieur ; la membrane interne du vagin et de la verge, est précisément la même que celle qui couvre toute la superficie du corps, depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité des pieds.

De là il s'explique pourquoi de certaines go-



norrhées donnent la vérole ou l'infection générale des humeurs, et d'autres point du tout; celles où les parties attaquées restent dans l'intégralité, dans leurs parties constituantes ne communiquent rien à l'intérieur, la communication du dehors en dedans étant interrompue par l'interposition du tissu cuticulaire, tandis que celles où il y a solution de continuité la donnent presque toujours, si l'on ne prend soin de garantir la masse contre l'infection.

C'est en vain qu'on objecterait qu'il y a cependant bien de corps qui fraient cette barrière et qui, appliqués à l'épiderme, sans solution de continuité, passent parfaitement bien dans le sang, tels que l'eau de l'atmosphère, celle des bains; mais il faut observer que tous ces corps d'une nature douce et incapable d'exciter la contractilité de bouches inhalantes, peuvent être sucés du dehors en dedans, sans obstacle; mais ce n'est pas la même chose de l'un ou l'autre virus dont la nature énergique et stimulante lui ferme le passage à soi-même, par la force irritante qu'il possède, et par laquelle il bouche les orifices béants des vaisseaux, par la contraction qu'il y produit; c'est par la même raison que la poudre cantharide ne passe pas dans le torrent de la circulation aussi long-temps que

l'épiderme n'est pas séparé; elle y entre de suite, lorsqu'elle touche des parties qui en sont dépourvues, et ne tarde de donner signe de son existence par le pissement de sang qui en résulte.

On objectera encore que certaines substances, quoique piquantes, s'insinuent cependant dans la masse du sang, nonobstant qu'il y ait intégralité des parties auxquelles elles sont appliquées; c'est ainsi que passe l'eau de mer lorsqu'on s'y baigne ou qu'on se met une chemise qui en est impregnée, c'est ainsi que passe le calomelas, le mercure vif, l'onguent d'arthinita.

D'abord quant à l'eau de mer, personne ne peut douter qu'une partie n'en est absorbée, vu que les navigateurs, tourmentés de la soif par le défaut de l'eau fraîche, savent l'étancher de cette manière; mais on ne doit pas croire pour cela que la partie âcre, qui est le sel marin, passe dans les vaisseaux; elle en est évidemment excluse, et ce n'est que l'eau douce, dans laquelle il se trouvait dissous, qui est sucée par les vaisseaux inhalans.

Quant au calomelas, mercure vif, l'onguent

d'arthrita , il faut observer qu'ils ne s'immiscent dans le sang que pour autant que le passage est forcé par les frictions , sans lesquelles ils n'entreraient certainement pas ni l'un ni l'autre.

Au surplus , supposons un moment que le virus vénérien pourrait passer dans la masse générale des humeurs sans solution de continuité préalable ; dans ce cas , il est indubitable que la vérole devrait en suivre : or , il est présentement démontré , par les observations les plus exactes , que la vérole ne suit presque jamais la gonorrhée ou les autres affections locales vénériennes , aussi long-temps qu'il n'y a pas eu une solution de continuité préalable ; voici comment s'exprime sur ce sujet le savant *Swe-deaur* , dont l'autorité en cette matière est vénérée de tout ce qui est instruit.

« Il faut observer , dit-il , que cette maladie  
 « est une inflammation *locale* , et que par consé-  
 « quent , comme toutes les autres du même  
 « genre , elle n'affecte que rarement le système  
 « entier , ce qui est cause que les gonorrhées  
 « ne produisent pas , comme les chancres  
 « constamment la vérole , c'est que la plu-  
 « part de ces maladies , si elles ne sont pas

« maltraitées , n'excitent qu'une inflammation  
 « superficielle dans la membrane interne de  
 « l'urètre , sans aucune exulcération ; d'où il  
 « résulte que l'absorption se peut avoir lieu ,  
 « *le virus étant hors du torrent de la circu-*  
 « *lation.* »

Il faut avouer cependant que nonobstant la conviction que portent ces argumens , il est possible que , par le long séjour du virus dans le sinus muqueux , les vaisseaux absorbans se familiarisent , pour ainsi dire , avec la force stimulante , à un tel point qu'ils n'en sont plus affectés *ab assuetis non fit passio* , et qu'ils lui permettent le passage , de même que les vaisseaux inhalans des intestins excluent les substances vénéimeuses ou autres très-piquantes , dans les premiers momens qu'elles s'y présentent ; mais qu'ils admettent cependant dans la suite , par la continuation de leur usage , qui émousse leur irritabilité.

Il est encore possible que le virus vénérien soit si peu âcre , ou qu'il soit tellement enveloppé ou délayé par le mucus et la liqueur exhalante dont il provoque une plus abondante sécrétion qu'il n'agace point ou peu les orifices des vaisseaux absorbans , sur-tout dans des su-



jets dont la fibre est torpide, qui se prêtent ainsi à son passage.

Il est possible encore que la force suçante ou attractive des canaux inhalans est telle qu'elle surpasse la puissance excluante de leurs orifices, par où, lorsque la force plus petite doit céder à la plus grande, le virus entre dans les grands vaisseaux et peut infecter ainsi le corps entier, ce qu'on a vu arriver plus d'une fois par l'usage imprudent des purgatifs que quelques-uns des guérisseurs ordinaires ne craignent point de prescrire dans les gonorrhées virulentes.

Sur ce point les plus grands auteurs sont d'accord avec moi, disant qu'ils ne nient pas que cela peut arriver ainsi *quelquefois*, quoique, pendant quinze ans et plus d'une pratique nombreuse, ils n'aient vu suivre une seule fois la vérole sans qu'ils aient découverts une solution de continuité quelconque, de sorte que sans erreur on peut établir que, sans solution de continuité, la gonorrhée n'est qu'un mal local aussi long-temps qu'il n'y a ni chancres, ni écorchures ou affections pareilles; ils est admis par tout les logiciens que quelques cas rares (*de raro contingente*) n'enfreignent point la vérité d'une proposition reconnue moralement universelle (*moralis universalis*).

De tout ceci il s'ensuit que si l'infection générale est à craindre d'une gonorrhée simple , ce doit être lorsque la constriction des orifices des vaisseaux inhalans est le moins provoquée , ou que la force absorbante surpasse la puissance excluante ou l'obstacle ordinaire que le virus se met à soi-même , pour glisser dans le sang. D'où on peut conclure , et ce que l'expérience démontre journellement : 1.° que les petites gonorrhées , où il a à peine douleur et tension dans les parties affectées , sont insidieuses ; car cet état de choses dénote , sans aucun doute , un très-petit degré d'éréthisme , soit qu'il vienne de l'inertie du stimulus , ou de la torpeur du sujet , ou de ses parties malades ; mais lorsque la partie souffrante est peu irritée , les vaisseaux inhalans , qui en sont une partie intégrante , le sont aussi , et lorsque ceux-ci sont peu agacés , ses orifices sont proportionnellement moins sollicités à la contraction , qui évidemment doit être moindre aussi long-temps que l'effet doit rester proportionné à sa cause.

J'ai traité , il y a quelques mois , un jeune homme attaqué d'une blennorrhée vénérienne qui lui était survenue trois semaines après une copulation suspecte ; du moment de l'apparition de l'écoulement , il s'adresse d'abord à un chirurgien , l'opinion vulgaire étant qu'il faut s'adres-

ser exclusivement à cette corporation , pour cette sorte de maladies , qui lui ordonne , et comme ordonnent ses pareils, le *rimram* ordinaire , la vieille routine , conduit par le vieux cheval aveugle , des bains entiers et topiques , un suspensoir , des tisanes et une stricte diète ; le malade souffrit peu , et l'écoulement diminua : on joignit les fameuses poudres d'althéa , de réglisse avec ou sans nitre ; le teint du jeune homme s'altéra , à un bon coloris succéda un fond jaune , l'œil s'abattit : il vint me consulter , je lui trouvai une petite fièvre lente , qu'il me dit avoir déjà sentie il y a quinze jours. Ne pouvant attribuer tous ces symptômes à une cause quelconque étrangère , qui , après des recherches les plus exactes , n'était pas trouvable , et comme cependant il devait en avoir une , *cum nihil si a se ipso* ; je les attribuais au passage du virus dans la masse du sang , quoiqu'il n'y eût pas , et qu'il n'y eût pas eu la moindre apparence de solution de continuité. Je persuadais mon malade que sa gonorrhée ne coulait pas assez ; que le virus était retenu par l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait , de même qu'un écoulement herpétique (dartre fraîche) est supprimé , arrêté ou retenu par le défaut d'action et de réaction du cœur et des vaisseaux ; qu'il me paraissait que ce vi-



rus retenu se frayait inopinément un chemin dans la masse du sang, par l'état de torpeur dans lequel il se trouvait et peut-être aussi en même temps par sa nature peu active, ou bien par sa petite quantité reçue, et qu'il convenait par conséquent de provoquer davantage l'écoulement et de détruire ce qui était passé outre : qu'à cette fin il fallait renoncer à tout ce que la routine lui avait prescrit, et qu'il devait ainsi, au lieu de se restreindre à cette diète mince et sévère, commencer à prendre une nourriture succulente, à boire un bon verre de vin rouge, à la place de ces tisanes frivoles et insignifiantes en général, et de plus malfaisantes pour lui, et puisqu'il fallait par des injections irritantes rappeler, déniher et évoquer le virus retenu et en même temps par quelques remèdes internes mercuriaux donnés à petites doses, corriger et anéantir ce qui pourrait se trouver absorbé. Le tout fut suivi et exécuté à la lettre ; d'abord l'écoulement, qui fut insignifiant, devint abondant ; les douleurs augmentèrent en proportion du développement de la matière ennemie ; le malade prit des forces, le coloris se changea visiblement en mieux, la fièvre lente baissa soudain et disparut au bout de 12 à 14 jours. Alors, n'ayant plus à traiter qu'une gonorrhée simple, je conseillai à mon malade



de continuer à bien boire , bien manger , en évitant cependant avec soin tout excès, et je lui appliquais ma méthode ordinaire, que je développerai à le fin de ce mémoire; et avant la fin du mois , ce jeune homme se portait aussi bien qu'il s'était porté de sa vie.

On en doit conclure :

1.<sup>o</sup> Que plus la gonorrhée traîne en lueur, plus elle doit devenir suspecte à infecter la masse générale des humeurs; car plus long-temps elle dure, plus long-temps aussi le virus reste appliqué aux bouches béantes des vaisseaux inhâlans, qui, par la continuation de cette application, s'habituent insensiblement à son stimulus et finissent par ne plus en être affectés, d'où s'en éloigne leur contraction , laquelle seule mettait la barrière à leur passage , et qui par ce défaut devient ainsi plus que possible.

Cet émoussement des organes , par l'application continuée d'un aiguillon , n'a pas seulement lieu ici , mais par-tout ailleurs où il y a une similitude de circonstances , c'est ainsi que les boyaux ne se contractent plus et n'expulsent plus la matière saburrale contenue dans leur enceinte, chez des personnes qui font un

usage journalier des purgatifs ; c'est ainsi que le vin ou autres boissons spiritueuses n'enivrent plus les anciens combattans du champ de Bacchus ; et c'est encore ainsi que l'opium cesse de produire ses effets narcotiques sur ceux qui en font un usage journalier, tels que les Musulmans ;

2.° Qu'on doit être très-sur ses gardes pour des gonorrhées qui sont traitées par des purgatifs, où pendant le cours desquelles il survient une diarrhée symptomatique ; car rien de plus certain qu'au moyen de cette évacuation la force absorbante est considérablement augmentée, et que par là il passe dans le torrent de la circulation, ce que sans cela en aurait resté exclus. Un hydropique anasarque trouve son tissu cellulaire souscutané inondé de matière séreuse, par la seule raison que la déposition par les vaisseaux exhalans surpasse l'enlèvement par les vaisseaux déférens (*quælibet corporis pars nullâ aliâ ratione tumet quam quia plus accipit, quam reddit*) qu'on lui donne un purgatif drastique ; et tel est son effet, presque toujours immanquable, qu'il fasse dégonfler le malade à vue d'œil, preuve évidente, que l'inverse de ce qui a été dit tantôt a lieu, c'est-à-dire, que l'absorption surpasse la déposition.

Qu'il survient un flux de ventre à un gouteux au milieu de ses souffrances ou qu'on lui ordonne, par un excès d'imprudence, une médecine, rien de plus ordinaire que de voir disparaître et le gonflement et la douleur à-la-fois de ses articulations inférieures par l'enlèvement de la matière âcre, pompée puissamment par les vaisseaux déferans.

La même chose arrive encore à ceux qui, étant affectés d'un exanthème, ou d'une éruption cutanée, se trouvent en pareille occurrence.

Ayant vu ce que c'est que la gonorrhée dans les personnes des deux sexes ; ayant vu son siège, la manière dont elle se contracte ; ayant vu que sa nature est essentiellement non inflammatoire , et que son essence consiste dans un érétisme causé par le virus vénérien et suffisant à produire un écoulement ; ayant vu que sans solution de continuité il n'infecte jamais la masse du sang, à généralement parler, et qu'il ne doit ainsi être considéré que comme mallocal ; ayant finalement vu les cas qui peuvent faire exception à cette règle générale, je m'approche de l'objet, qui est de démontrer l'inutilité, la nocuité et le danger des remèdes internes, et la prééminence et la nécessité des remèdes locaux.

Mais , me dira-t-on , pourquoi ne pas traiter cet objet directement ou immédiatement sans autre discussion préalable, vu qu'il n'y a rien de plus facile que de décider par l'expérience si dans telle ou dans telle autre maladie un remède est utile , nuisible ou dangereux.

Je sais que c'est ainsi que raisonnent les empiriques, qui, se contentant de connaître le nom d'une maladie , ses symptômes et quelques remèdes soi-disant propres à la guérir, commencent le traitement indistinctement par l'un , et passent ainsi successivement à d'autres, jusqu'à ce que le malade soit mort , guéri ou déclaré incurable , après avoir épuisé leur catalogue ; mais combien ceux qui raisonnent ainsi sont dans l'erreur , et combien en exerçant la médecine ainsi, ils sont nuisibles au genre humain. J'ai abondamment démontré dans mon avant-dernier ouvrage , de la certitude en médecine et de la manière de l'acquérir ; mais comme cet ouvrage est écrit dans une langue ( la latine ) que la plupart des lecteurs auxquels j'ai destiné ce mémoire ne connaissent point , et qui par là sont incapables d'apprécier la vérité que j'y ai mis dans tout son jour , il ne sera pas hors de propos de là démontrer ici en peu de mots , en laissant de côté le plus grand nombre des argu-



mens invincibles y allégués ; je ne prendrai qu'un cas, celui, par exemple, de l'obstruction que je suppose connue par ses symptômes ; alors rien de plus ordinaire que d'entendre conclure : ergo, il faut recourir aux fondans ; mais lorsqu'on considère que cette obstruction peut naître de manières bien différentes, qu'elle peut exister par constriction , compression , obstipation ou coalition des vaisseaux ; par densité, inflammatoire du sang ; par épaissement muqueux , acide des humeurs ; par erreur de lieu, (*per errorem loci*). On s'apperçoit sans peine combien cette conclusion est erronée.

Afin de mieux comprendre ceci, il faut d'abord remonter ici, comme par-tout ailleurs, à l'essence du mal, qui, dans le cas dont il s'agit, gîte dans l'excès du diamètre du liquide à charrier sur celui des vaisseaux qui doivent le transmettre (*in excessu diametri corporis transmittendi supra diametrum canalis transmittentis, omnis obstructionis consistit essentia*) ; certes, aussi long-temps que les liquides parcourent librement leurs canaux, il n'y a pas question d'obstruction , qui ne tarde à se manifester dès que ce passage est interrompu ; or, rien de plus évident qu'il peut l'être, ou du côté des vaisseaux qui le donnent, ou du côté des liquides

qui le demandent ; à présent il peut l'être du côté des premiers par tout ce qui diminue leur capacité ; ainsi, comme je viens de le dire par constriction, compression, obstipation, coalition ; du côté des seconds, par tout ce qui augmente le volume de ses parties constituantes ; ainsi, comme on a vu, par densité phlogistique, épaissement muqueux, acide, erreur de lieu ; d'après ceci, puisqu'il est évident que le traitement doit varier selon la diversité du mode par lequel le mal est produit, et que par conséquent il doit être autre pour la constriction ; autre pour la compression, l'obstipation et concrétion ; autre encore pour la densité inflammatoire ; autre, pour ne pas dire opposé à l'épaissement muqueux, acide et bien différent pour l'erreur de lieu ; je demande si ce n'est pas une erreur aussi dangereuse qu'elle est universelle que de conclure d'abord de la connaissance de l'obstruction sans autre considération préalable à l'usage des fondans.

Comme ceci est vrai dans l'exemple allégué de l'obstruction, de même est-il vrai dans toute autre maladie. Le jugement sur l'avantage ou sur le désavantage des remèdes basé sur la seule expérience est toujours très-sujet à caution : *experientia sine ratione cœcutit*. Il n'y a per-

sonne d'éclairé qui ne voie le vice de ces argumens. Le malade s'est trouvé mieux ou pire, il est mort ou guéri après l'usage d'un tel ou tel remède, par conséquent c'est par l'action ou la vertu de ce remède. Il est admis par tous les logiciens de tous les temps et de toutes les nations que *post hoc: ergo propter hoc* est une fausse déduction.

Je dis donc ici, comme j'ai dit ailleurs, qu'avant de prononcer sur l'efficacité ou la non efficacité d'un remède quelconque, il faut au préalable connaître l'essence de la maladie, faute de quoi on se précipite dans un labyrinthe d'où rien ne peut nous retirer qu'un simple hasard. *Essentia illud est quod omnium primo in ente concipitur, et ex quo reliqua, quæ ei insunt profluere intelliguntur*: celui qui méconnaît l'essence d'un être n'en peut avoir une idée distincte. Lorsque l'essence de la maladie est une fois connue, l'indication qui doit lui être opposée, en découle spontanément, et les remèdes capables à la remplir se présentent d'eux mêmes.

*E diversorio in viam.* Nous avons vu que la nature de la blennorrhée vénérienne consiste, dans un éréthisme suffisant de l'urètre chez les

hommes, et du vagin chez les femmes, ou du moins d'une de leurs parties; car ce serait une bêtise de croire que tout l'urètre chez les uns, et tout le vagin chez les autres, serait irrité, au point de provoquer un écoulement excité par le virus vénérien, d'où il s'ensuit que la guérison de ce mal exige la destruction de cet éréthisme, dont l'écoulement puriforme n'est que l'effet, et pas le mal lui-même. Cette sorte de guérisseurs qui dirigent toute leur attention vers l'écoulement, en perdant de vue l'éréthisme dans le traitement de cette maladie, sont bien dans l'erreur.

A présent je dis, et c'est ici l'endroit de le dire, que les remèdes internes sont en général insuffisants à atteindre ce but, tandis qu'en particulier, les uns sont nuisibles, les autres dangereux.

Vu que la société de médecine de cette ville s'est déclarée acquiescer unanimement à l'arrêté inconcevable de celle de Paris, je lui ai écrit la lettre suivante, qui démontre sommairement l'inutilité, la nocuité et le danger des remèdes internes.

BRUXELLES, 12 octobris 1807.

*J.-C. JACOBS, Societatis Medicinæ, Chirurgiæ et Pharmaciæ Bruxellensis, sub firma*



ægotantibus, præses variarumque Societatum nationalium ac extranearum Memberum,

Societati Medicæ Bruxellensi.

EXPERTISSIMI, DEXTERRIMI, DOCTISSIMIQUE VIRI,

*Cum in sessionum vestrarum ultimâ penultimâve manifestè vos meæ blennorrhagiam veneream curandi methodo opposueritis, mei publicique interesse judicavi rem ad incudem revocare, eam cominus inspicere, inspectam penitus perscrutari.*

*Ergo blennorrhagiam veneream, ut morbum topicum, quosque nullâ datur solutio continui, solis remediis topicis, id est injectionibus, erhetismum, quâ in virus, partesque solidas affectas agunt, annihilandi capacibus; tractandam esse opinatus sum, ut opinor, cæteraque in hunc usque diem usitata remedia, diluentia, involventia, antiphlogistica, balnea, purgantia, mercurialia per os introsumpta, vel in corpus per frictiones introducta esse inutilia, nociva vel periculosa: quorsum enim tendunt in primis diluentia et involventia? in materiem inimicam submergendam, dicetis, aut in eam ita obvolvendam, ut jure privata suo, stimuli inops, irritare nequeat: verum, qui*

*extra sanguinis circulum nidulatur , stimulum , neutrum attingit saltem in mulieribus ; dum in viris alicujus auxilii secundarii , quâ urinæ fluxu copiosiore uretram lavant , esse possunt : lotionem vero solâ virus destruere in vanum tentabis , si cancrum venereum , cujus virulenta indoles , cum ea gonorrhææ eadem est , solâ lotionem curare velle fere idem sit , ac æthiopem lavare : possent ergo hæc in viris saltem secundariè quidem adhiberi , si , de qua agitur , ægritudo pulcherrimè non cederet injectionibus congruis , illaque hanc malefacientem virtutem junctam non haberent , viscera primæ digestionis officinæ labefactando , succos inquilinos , ad digestionem necessarios , enervando , chymi-chyli-sanguificationem depravandi , hincque plurima mala pedissequa post se trahendi.*

*In quem scopum adhibentur vel adhiberi possunt Balnea ?*

*Balnea dum cutis bibit , eatenus fere agunt ac præcedentia : verum quâ corpus relaxando et diaphoresi nimium provocatâ debilitant , in causam morbi materiale nullum modo agentia , hic proscribenda esse nemo*

*sanæ mentis compos dissentiet : hæc vero derivationis titulo adhibere insaniam sapit.*

*Anne antiphlogistica, quæ ab aliis prædicantur atque adhibentur fuerint fortassis melioris efficaciæ?*

*Qua ratione antiphlogistica, dum inflammatio nulla adest, convenire possint, equidem sub meum captum non cadit : jam vero hic vel in mulieribus, vel in viris sæpissimè inflammatio non adest : error enim est quamcumque rubedinem ex irritatione oriundam, cæteris ejus symptomatibus essentialibus non stipatam, pro tali habere : deinde detur adhuc inflammationem adesse, quamque remediis congruis dispulseris, quid inde bonæ frugis effeceris ? ubinamque hocce peracto steteris ? in medio morbi primarii, totis suis usquedum gaudentis viribus, solummodo ab incommodo sodali liberati quemque in vanum destruere tentares eorum usum continuando : quod plus est et hic non floccificiendum, dum sanguisugas vel ad vulvam vel ad penem applicaveris, cave ne per factam solutionem continui, portam aperueris, per quam subdole et te non animadvertente in sanguinem subrepat, luem progeneraturus veneream.*



*Quid demum de purgantibus judicandum?*

*Purgentia materiem saburralem, si quæ mobilis adsit ex tubo alimentario expellunt; si absit succos inquilinos nocivâ jacturâ dilapidant, nullo modo virus destruendum attingunt multo minus evacuant; in morbum non agunt, nisi illiûs, quod extra circuli sphæram alicubi depositum remoratur, et quod suâ sponte non absorberetur, resorptionem funestam provocando, materiem virulentam ex vaginâ vel ex pene; ut ita dicam, sugunt et in ipsam massam humorum evomunt, in qua luem accendunt, pessimis cum ægri rebus, qui pro morbo locali, sine ullo vitæ descrimine stabulante et facile remediis congruis obediante, dirum universalem contrahit deplorandis cum sequelis, et quidem post millena crudelissima perpessa tormina, cum morte ipsâ.*

*Quale tandem et finaliter de mercurialibus judicium?*

*Dum nulla adest solutio continui blennorrhagia in solis partibus genitalibus remoratur, remanet massa humorum generalis, mali extraneus hospes; dum jam stante*



*hocce rerum statu sive per os , sive per frictions mercurium in corpus introduxeris , miscetur hic cum sanguine , cum quo per omnia et singula vasa promiscuè fertur : an partes cavas extra circulum positas attingat problema est : verum has attingere gratis detur ; sic positi ecce sequelam. In blennorrhagiâ fossæ navicularis (ordinaria morbis sedes in viris) pars virû torquetur , quæ sanè , partem totius corporis decimo millesimam non efficit : introductus ergo mercurius novem millia nongentas nonaginta novem partes sanas afficit contra unam , quæ unica morbosa est : nunc vero hydrargyrium , nemine fere hodiedum dissentiente , in virus venereum ut specificum agit : id autem , quod ita agit , optimè notante Boerhaavio , eâdem virtute at appositâ polleat necesse est , ac id in quod destruendum adhibetur : unde consequens est ; quod hoc adhibendo , in infinitum plus mali timendum , quam boni sperandum habeas ; quam funestos , deplorabilissimosque effectus imprudens ejus usus provocavit millies amare doli , mecumque doliére omnes boni ; sed omnium maximè doliére ipsi miserrimi afflicti.*

*De balsamicis stimulantibus calefacienti-*

*bus , quæ à nemine stante fluxu virulento , nisi ab agyrtis adhibentur , nihil , inutilia et sæpissimè repetita dicturus , dixero.*

*Hæc si ita sint solidissimis fulcita rationibus omni claritatis fulgentia splendore ; sperare mihi liceat fore ut hæc mecum ut vera accipiatis ; si vero contra meam expectationem quid falsi , quid erronei inveneritis , velitis , enixè rogo , vel soli , vel aliis totius terrarum orbis litterati , juncti , meis , ulterius enucleandis , vestras opponere rationes ; ut , si casus ferat , meliora doctus meliora sequar ; sin nihil opponere , nihil respondère , nihil superaddere convenire judicetis erit mihi silentium vestrum emergentis veritatis , approbationisque vertræ sigillum desideratum.*

*Valete , viviteque in privatum vestrum publicumque omnium bonum.*

J.-C. JACOBS.

Voici , en français , la fin de cette lettre :

« Si les principes que je viens de poser ,  
 « sont vrais , appuyés de raisons solides et  
 « aussi claires que le soleil en plein midi ,  
 « j'ose espérer que vous les adopterez ; mais  
 « si , contre mon attente , vous y trouvez du

« faux ou d'erroné , veuillez , messieurs , je  
 « vous prie avec instance , soit par vous-mê-  
 « mes , soit par le secours de quelques savans  
 « du monde lettré qu'ils puissent être , oppo-  
 « ser vos raisons aux miennes , que je me ré-  
 « serve de développer ultérieurement , pour  
 « que , le cas échéant et mieux instruit , je puisse  
 « suivre de meilleures leçons ; si , au contraire ,  
 « vous jugez à propos de ne rien y opposer ,  
 « ni dire , ni ajouter , votre silence mettra le  
 « sceau à la vérité triomphante et sera le signal  
 « de votre approbation. »

« J'ai l'honneur de vous saluer. Soyez heu-  
 « reux et rendez heureuses les personnes con-  
 « fiées à vos soins.

« *Signé, J.-C. JACOBS.* »

Donc , le silence sur cette lettre est la preuve convaincante de l'approbation des argumens y contenus.

Les remèdes internes usités dans la pratique ordinaire sont les délayans , les involvans , les bains , les antiphlogistiques , les purgatifs et les mercuriaux.

Quant aux remèdes internes dont il s'agit , sans exception , avalés , ils descendent dans



l'estomac , d'où ils passent dans les intestins grêles , dans lesquels ils sont pompés en très-grande partie (les purgatifs , du moins exceptés pour une grande fraction) , par les ampoules des vaisseaux lactés qui les charrient à la cisternelombaire ; d'où , aspirés dans le conduit thorachique , ils passent à la veine souclavière gauche , d'où ils sont épanchés dans la veine cave supérieure , qui les transmet , entremêlés avec son sang , à l'auricule , au sinus et ventricule antérieur du cœur , d'où ils sont projetés dans les artères pulmonaires , et passent par les veines du même nom à la cavité du cœur postérieur , qui les expulse dans l'artère aorte , pour circuler par ses ramifications dans le corps entier. Voyons ces remèdes mélangés et circulant avec le sang indistinctement par toutes les parties de la machine animale : ils sont actifs ou ils ne les sont pas ; s'ils ne le sont pas , rien de plus évident qu'ils sont inutiles ; s'ils le sont , c'est-à-dire , de nature à changer quelque chose dans les parties solides , ou dans les parties liquides du corps , qui n'est composé que d'eux seuls , alors ils sont nuisibles , ou même dangereux , si leur activité est grande : car en supposant , comme il le faut supposer , que la personne qui les a avalés a toutes les parties constituantes de son corps



saines, l'urètre seul excepté, ou le vagin que le virus siphillitique agace, alors tout changement ou dérangement qui y est porté varie naturellement leur état de santé, qui est un et indivisible, et le rend plus ou moins maladif, selon que leur puissance altérante est plus ou moins grande.

Ce dérangement pourrait ici être mis hors de calcul, si, comme dans d'autres maladies, il était impérieusement commandé par la nécessité d'un plus grand mal, que ces remèdes sont destinés à combattre, et qui, sans leur concours, pourrait exposer la vie et la santé à des pertes irréparables, en quel cas ce dérangement s'évanouit et s'éclipse. *Minus malum in relatione ad majus, bonum est, videlicet respectivum.* Dans la collision de deux maux le moindre est un bien, lorsqu'il devient destructeur d'un plus grand; mais tel n'est pas le cas dans la blennorrhagie vénérienne; son siège est hors du torrent de la circulation, ni le sang ni les remèdes entremêlés avec lui ne l'atteignent pas : rien n'élude donc le dérangement qu'ils produisent, et le tout par conséquent se fait à pure perte.

Ce raisonnement que j'ai tenu depuis long-

temps, n'a pu jusqu'ici, avec toute son évidence, rien faire sur l'esprit de ces guérisseurs, qui sont pour l'ordinaire des apothicaires, même leurs garçons, des chirurgiens et des barbiers, qui, restant toujours attachés au cheval aveugle, (la routine) au lieu de se laisser instruire, ne savent que médire, mentir et calomnier en secret, ne sachant rien répondre aux argumens qu'on leur oppose publiquement sans fiel et sans aigreur.

Partant de ceci, passons en revue successivement tous les remèdes usités que je viens de nommer, et parmi lesquels, comme les plus communément employés, les délayans (tisanes) s'offrent les premiers.

Lorsqu'on considère que la vertu des délayans consiste à diviser et tellement séparer les uns des autres, les atomes, composant une substance âcre, irritante, purgeante et rodante, que désunies ainsi elles perdent toute leur puissance malfaisante, par l'interposition et la grande disproportion du liquide délayant, parmi les corpuscules duquel elles se trouvent confondues et pour ainsi dire noyées, affaiblies et suffoquées.

Lorsqu'on considère que cette vertu est si

efficace, qu'elle peut énerver l'action délétère des plus violens poisons, comme conste par plus d'une expérience : entr'autres, une cuisinière prit, par un mégard fatal, de l'arsenic pour de la crème-de-tartre, et le mit dans la soupe, dont tout le monde mangea; un des convives s'aperçut d'abord de cette mortelle méprise, et ordonna de l'eau et du lait par seaux, il en but le plus que possible, et engagea ses commensaux à faire de même; tous suivirent ce conseil, et burent autant que leur estomac et boyaux pouvaient contenir; personne n'en mourut, ils se sont tous garantis et arrachés aux bras de la mort, qui les attendait de près, en conservant la vie et la santé.

D'après ces considérations, il paraîtrait très-naturel de conclure que les délayans doivent fournir une arme très-puissante contre la gonorrhée, puisqu'un âcre, c'est-à-dire; le vénérien en est la cause productrice; aussi le seraient-ils effectivement, s'ils pouvaient venir en contact immédiat avec l'ennemi qu'on leur destine à combattre; mais voilà ce qui n'arrive pas, et même ne peut aucunement arriver, sur-tout chez les femmes atteintes de ce mal: car comme le virus provocateur n'existe que dans une partie du vagin auquel n'abondent en gé-

néral dans toute son étendue que quelques petites branches artérielles, les unes exhalantes, les autres destinées à la nutrition, les autres à la sécrétion du mucus, il doit rester absolument tout *sui juris*, vu que quelque grande quantité de tisane qu'on ait avalé aucune de ces fonctions n'est altérée; la nutrition est la même, la sécrétion du mucus est la même, l'exhalaison est encore la même, les délayans traversent le sang, et en prennent congé par les sueurs et par les urines sans anter aucun des endroits malades, ils sont par conséquent parfaitement inutiles; mais lorsqu'on considère que la plupart des personnes du sexe sont ordinairement relâchées, et que rien ne relâche davantage que l'usage du liquide tiède, il s'ensuit que le relâchement doit être porté à son comble par son usage; puis, quand on considère que de l'excès du relâchement il résulte et doit résulter nombre de maladies dangereuses et de plus difficiles à guérir, les délayans ne sont pas seulement inutiles, mais très-nuisibles et malfaisans.

Mais, me dira-t-on, on donnera les délayans non tièdes mais froids, et par ainsi ils doivent être éloignés de faire tant craindre ce relâchement fatal, et les maladies qui pour-



raient en résulter ; il est vrai que la froideur des liquides aqueuses, qui seuls sont les délayans proprement dits, peut diminuer sur leur vertu relâchante, mais cependant, elle n'exempte pas d'être nuisible d'une autre manière ; car, froides ou tièdes, tel est leur effet inséparable, que de submerger les sucs gastriques, pancréatiques, entériques, la double bile, liqueurs si nécessaires tant par leur qualité que par leur quantité à la chymi-chylisanguification, d'où résultent des indigestions, des vomissemens opiniâtres, des cordialgies, des coliques, des flux de ventre, des crasies vicieuses, des humeurs cacochymes, chlorosie, cachixie, hydropisie, de quelle scène effrayante de maux, la mort fait souvent la clôture déplorable.

L'affaire change un peu de face chez les hommes ; car, quoique les vaisseaux artériels plus petits ici que chez le sexe, distribuent vins, et dans la substance de l'urètre distribuent et dispensent si peu les délayans au siège du mal directement, ils y parviennent cependant d'une autre manière par celle des reins, des urètres de la vessie sous la forme de l'urine, qui, expulsée de cette dernière, passe par le canal urétral qu'il peut ainsi laver et déterger d'une partie du virus *qui est hors de sinus*

*muqueux*, auxquels ils n'atteignent pas, et où par conséquent ils laissent nicher le virus, qui, jouissant d'une vertu particulière, multiplicative de soi-même, se reproduit sans cesse, si l'on n'emploie pas des moyens à l'en déloger.

Pendant l'usage des délayans, les hommes atteints de blennorrhée virulente sentent pour l'ordinaire beaucoup moins de douleur pendant l'excrétion de l'urine; ce qu'on pourrait attribuer, à la manière de voir ordinaire, au virus délayé: mais je me doute bien que c'est à juste titre; car la quantité de liquide entré dans le corps, soit par la bouche, soit par la peau ou autrement, trempe tellement les sels, les huiles et corpuscules piquans de l'urine, qu'é-moussés ainsi, ils passent sur les parties irritées, sans laisser ou donner plus de sensation de son passage que de l'eau de la même température, qui n'en donne aucune.

Que ce soit à cette cause plutôt qu'à la dilution du virus, il me paraît prouvé par cela seul que l'action cessante des délayans, l'urine ayant récupéré sa qualité irritante, la douleur reparaît aussitôt pendant son excrétion, et sur-tout pendant celle des dernières gouttes, qui, mues plus lentement, agissent plus long temps, et laissent ainsi une plus forte comme une plus

longue

longue impression d'elles-même. Cette idée acquiert un plus haut degré de probabilité par la considération que nombre de malades de ce genre ne sentent aucune douleur aussi longtemps que la vessie ne s'évacue pas; cependant pendant cet intervalle le virus non délayé, tout *sui juris*, agit de toute sa puissance, et la douleur revient seulement lorsque l'urine passe sur les parties irritées, et ce avec d'autant plus de force qu'elle est plus chargée de particules irritantes; de manière que le prétendu avantage des délayans dans les hommes se borne peut-être à la seule diminution de douleur momentanée, par la diminution, ou par l'absence de la cause concurrente qui l'éveille, et ce d'autant plus que le virus radical ou, s'il est permis de s'exprimer ainsi, régénérateur ne se trouve point flottant sur la superficie de la membrane interne de l'urètre, mais bien niché dans le sinus muqueux de la fosse naviculaire, auxquels les délayans ne parviennent pas; encore si la vertu des délayans était aussi efficace, comme on veut bien le croire vulgairement, pourquoi donc ne pas les injecter et les porter directement sur le virus avec toute leur puissance, plutôt que de les donner par la bouche, et les entremêler ainsi avec toutes les humeurs du corps, par où ils sont considérable-



ment énervés. Je ne sais si je juge bien lorsque je préfère l'effet tout entier à une de ces fractions.

Ce qui plus est , puisque l'usage de cette sorte de remèdes, qui, n'atteignant point le virus, ou fort peu, traînent ordinairement le mal en longueur, il en résulte qu'ils favorisent beaucoup l'infection générale siphilitique ou la vérole, par la raison que j'ai alléguée plus haut, que les vaisseaux inhalans s'habituent peu-à-peu à l'aiguillon virulent, auquel finalement, par l'effet de l'habitude, ils permettent le passage.

Ce n'est pas long-temps que je fus consulté pour un jeune homme, qui, étant attaqué, il y a deux ans , d'une blennorrhagie vénérienne médiocre, consulta un guérisseur , apothicaire de métier, qui lui ordonna force tisanes à boire , et lui prescrivit une stricte diète, par lesquels l'écoulement cessa finalement au bout de quelques mois. Un an après cette apparente guérison , il lui survint une grosseur à la partie moyenne et antérieure du tibia; le malade attribuait cet accident à la forte ligature qu'il y fit par les rubans de son pantalon, néanmoins il consulta un chirurgien renommé, puis un autre également en vogue, ni par le secours



de l'un, ni de l'autre, le mal ne diminua point, il s'y joignit un violent mal de tête et une petite fièvre, ce qui le détermina à prendre mon avis. Il faut avouer que ne soupçonnant point d'abord la vraie cause de son mal, je ne pris que l'indication générale de débarrasser la masse du sang de la matière ennemie qui l'infectait évidemment ; j'ordonnai un vésicatoire au gras de la jambe malade, et prescrivit intérieurement un remède eccoprotico-diuretico-diaphorétique ; la fièvre cessa bientôt, la douleur et la lassitude de la jambe diminuèrent beaucoup, la céphalalgie s'éloigna ; je continuai ainsi pendant trois semaines sans gagner un pouce de terrain de plus, au contraire le mal de tête recommença à le tourmenter de nouveau ; je demande à examiner cette partie, et j'y trouve, à mon grand étonnement, deux exostoses sur l'os pariétal : ne pouvant attribuer ces excroissances, de même que celle du tibia, à une cause quelconque autre qu'une vérolique, je commence à donner au malade une petite dose de mercure avec l'opium et du camphre. Je commençai à agir ainsi le 8 décembre 1807, et dans le commencement de janvier de cette année, les exostoses furent disparues et avec elles la céphalalgie et les insomnies ; en ce moment, commencement de

février, l'exostose du tibia se trouve considérablement diminuée, et elle le serait sans doute déjà entièrement si le malade ne devait par état être continuellement sur pied et s'exposer dans son atelier aux influences funestes de l'air, en cette saison. Quoique, comme je l'ai dit précédemment, la vertu relâchante et affaiblissante des délayans produit plus lentement et à moindre degré, ses effets malfaisans chez les hommes, dont en général la fibre est plus forte et plus élastique que chez les femmes, ils ne laissent cependant pas que de leur être très-nuisible et quelquefois à un point irrémédiable.

Il y a 23 à 24 ans, qu'un jeune homme, qui avait fait ses études avec moi à l'université de Louvain, me consulta sur le trouble de sa digestion, accompagné de cardialgie, coliques fréquentes et d'irrégularité de selles; les alimens pesaient comme du plomb dans l'estomac, qui se dilatait par le gaz dégagé, de manière qu'il ne pouvait tenir boutonné son gilet, quoique d'ailleurs assez large; il fut de sa tendre jeunesse toujours sain, fort et robuste, jusqu'à ce que, malheureusement pour lui, il fut assailli, pendant le cours de ses études supérieures, d'une gonorrhée virulente, pour laquelle il

implora le secours d'une personne de l'art, qui lui ordonna des bains tièdes, une quantité abondante de tisanes avec une sévère abstinence de viande, vin, bière ou autre chose stimulante et échauffante; il y obtempéra fidèlement, pendant quelques mois, au bout desquels la gonorrhée cessa, et que commença l'état dont je viens de parler. Il n'y a personne de l'art qui ne convienne volontiers que cette cohorte de symptômes ne prit sa source dans un relâchement des viscères du bas-ventre, et principalement de l'estomac; en conséquence de quoi je lui ai défendu rigoureusement tout usage d'eau tiède sous quelque forme que ce puisse être, fût-elle celle du lait, laitages, bouillon, soupe, thé, café, etc., de même que celui de tout ce qui est acide, aigre, aigrelet, gras ou huileux : je lui ai conseillé les amères, les toniques, les martiaux, une diète sèche, nourissante et de facile digestion, avec application de *scuta* et emplâtres stomachiques, des embrocations vineuses, jointes à l'exercice de l'escarpolette et du cheval, et finalement des bains froids et boissons spiritueuses.

Quoique tout ceci fût continué pendant 2 à 3 ans, l'effet n'a pas plus répondu au long intervalle du temps qu'à la réunion de tous mes

efforts , il a continué à languir , languit encore et languira malheureusement jusqu'à la fin de sa déplorable carrière. Cet exemple parmi cent autres est bien fait pour mettre sur leur garde les personnes attaquées de blennorrhagie virulente contre l'usage si commun et si malfaisant de bains et de tisanes.

Les involvans agissent à-peu-près comme les délayans , en énervant le stimulus lorsqu'ils le peuvent atteindre sans l'évacuer , avec cette différence cependant que ce n'est point par l'interposition de ses particules qui divisent et séparent celles de la substance acrimonieuse ; mais bien par l'enveloppement qui émousse ainsi les pointes piquantes et les empêche de venir en contact immédiat avec les parties constituantes de l'économie animale, qu'ils peuvent par conséquent entamer aussi peu, qu'un sabre ou tout autre tranchant enveloppé de sa gaine peut blesser les parties sur lesquelles il glisse. Ils seraient par conséquent d'une grande utilité dans l'écoulement vénérien s'ils pouvaient toucher immédiatement le virus qui en est la cause ; mais , avalés par la bouche , pompés dans la masse du sang et circulant avec elle , ils y parviennent aussi peu que les précédens , par où leur effet , quant à cela , se réduit à zéro.



Si leur effet se bornait ici, il ne s'ensuivrait que l'indifférence de leur usage ; mais, de même que les délayans intervertissent la digestion, en relâchant les solides et en submergeant les sucs digesteurs, ainsi les involvans la troublent, en enveloppant les sucs gastrique, entérique, pancréatique, la bile cistique et hépatique, d'où s'ensuit la même série de maux dont j'ai parlé tantôt ; mais plus en obduisant la membrane veloutée du canal alimentaire, ils émoussent la sensi-irritabilité, ralentissent le mouvement péristaltique, constipent le ventre, accumulent les humeurs et disposent à une infinité de maladies trop longues à détailler ici, et qui se manifestent plutôt et plus violemment en proportion de leur quantité et de la prédisposition du sujet.

Je ne sais à quelle fin certains praticiens prescrivent les bains dans la gonorrhée virulente ; ils relâchent et abreuvent les humeurs des liquides qui passent par les pores de la peau, de même que font les délayans avalés par la bouche, leur vertu bienfaisante sur le virus ou sur l'éréthisme, qui en résulte, est également chimérique, et leur vertu malfaisante est aussi certaine que celle des précédens.

On objectera que de l'aveu de tout le monde,

les bains sont propres à calmer la douleur et à baisser l'éréthisme , et qu'à cette fin on les emploie avec un grand succès dans les douleurs, coliques , arthritiques , rhumatiques , etc.

S'il ne s'agissait dans cette maladie que de la douleur excessive, on donnerait sans doute quelque valeur à cet argument; mais il s'en faut que ce soit ainsi dans les gonorrhées simples, qui sont celles ordinaires : hors de l'érection et de l'émission de l'urine, les douleurs sont presque toujours très-petites, sinon nulles, de manière que quant à elles, sous le rapport de la douleur, ils ne conviennent pas.

Accordons que la douleur soit excessive, comme cela peut arriver et arrive quelquefois, alors les bains topiques, c'est-à-dire, ceux qui sont appliqués à la partie souffrante seule, sont ceux qu'on doit mettre en usage, et point du tout les bains entiers, qui agissent sur tout le corps, qui, hors d'une petite partie, est bien portant, et sur lequel ils ne peuvent exercer qu'un effet plus ou moins nuisible selon l'idiosyncrasie de la personne qui les emploie.

On objectera encore que cette vertu relâchante des bains n'est pas tellement à craindre,

entendu que l'eau ou le liquide dans lequel on est plongé, ne touche que la seule superficie du corps, ou, pour mieux dire, le seul épiderme et nullement les parties internes, sur lesquelles il ne peut agir, vu que *nulla causa agat in distans*, c'est-à-dire, que nulle cause agit au-delà de la sphère de son activité.

Quoiqu'un argument aussi versatile que frivole pourrait être passé sous silence, il convient cependant d'y répondre, pour que chacun puisse y riposter lorsqu'il est mis en avant, comme je l'ai entendu mettre moi-même dans différentes consultations. D'abord, comme nous avons déjà dit, il est indubitable que l'eau passe dans le corps ; par les vaisseaux inhalans elle passe dans le torrent de la circulation, où, comme sur le reste du corps interne, elle exerce la même puissance que si elle avait été avalée par la bouche, ou injectée par des lavemens ; mais en outre elle passe encore par les pores inorganiques, d'où elle s'insinue dans le tissu cellulaire souscutané, et de là dans les autres couches cellulaires et autres parties intermédiaires, lesquelles elle relâche en général très-puissamment ; de sorte qu'il ne faut pas être surpris que certaines personnes prédisposées sont atteintes de l'œdème des parties in-

férieures , pour et après avoir baigné quelquefois les pieds et une partie des jambes.

Lorsqu'on met l'action des bains dans la balance avec l'indication à remplir , on voit clairement qu'ils ne sont d'aucune valeur , qu'ils ne sont que ce qu'une plume est au contre-poids de l'or , ils n'atteignent point le virus , et même, s'ils l'atteignaient encore, ne peuvent-ils rien pour sa destruction ; ils sont donc inutiles , et en outre nuisibles , en faisant perdre un temps précieux , pendant le laps duquel la solution de continuité et l'absorption peut s'opérer avec l'explosion de la vérole , et de plus nuisibles encore , par les maladies *sui generis* qu'ils ne manquent de produire dans des personnes qui en portent le germe prédisposant. J'ai vu en Hollande deux personnes attaquées à la suite de leur usage d'un anasarque ; une autre , d'un ascites , que j'ai guéri par un rare bonheur ; et une quatrième , qui a succombée.

Quant aux antiphlogistiques , lorsqu'on considère que la nature de l'inflammation consiste dans un engorgement sanguin , avec l'*impitus à tergo* , absolument et respectivement augmenté par la partie affectée , on conçoit sans peine



que la blennorrhée vénérienne , comme telle , ne tient essentiellement ni dans l'un , ni dans l'autre sexe à cet état , par des raisons alléguées ci-dessus , et à développer davantage dans un autre ouvrage *ad hoc* : donc , les remèdes anti-inflammatoires conseillés et employés à combattre un mal qui n'existe pas , sont parfaitement hors de place ; mais en général lorsqu'un remède ne trouve pas le mal qu'il devait détruire , alors il détruit la santé en proportion de son énergie , de la dose à laquelle on l'emploie , et du temps pendant lequel on en fait usage ; c'est ici , comme bien ailleurs , qu'un proverbe trivial est très-vrai , c'est-à-dire , celui que *le remède frappe le mal ou le malade*.

Les remèdes antiphlogistiques les plus efficaces sont les saignées générales ou topiques , le nitre , les savons-végétaux , les boissons tièdes acidules.

Tout le monde connaît que malheureusement trop , quelles sont les suites fatales des missions du sang faites hors de saison , et dans les sujets , qui au lieu d'avoir une surabondance de globules rouges en ont une pénurie. Ces suites funestes , qui cependant sont très-souvent incalculables , mises de côté , la soustrac-

tion du liquide vital favorise de plus d'une manière , l'absorption du virus avec l'infection universelle qui la suit ; mais , toute chose égale , alors sur-tout , lorsqu'elle est faite à la partie affectée , dans et par laquelle la liqueur virulente peut glisser facilement dans le torrent de la circulation , par la solution de continuité y pratiquée.

Le nitre divise la masse rouge du sang , le cruor proprement dit , abat ainsi , les forces vitales , en énervant le stimulus naturel du cœur , et des vaisseaux si nécessaires à la continuation de la santé , et à l'entretien de la vie : qu'on juge donc de quelle conséquence fatale , et peut-être irréparable à jamais , doit être son emploi dans les individus faibles , relâchés , énervés par onanisme , par lucubrations nocturnes , épuisés par des veilles , par des méditations profondes , par des études trop répétées et trop long-temps prolongées , abîmés par les soins et par les chagrins , à demi détruits par de longues et pénibles maladies , et finalement dans les chlorotiques , cacochymiques , cachectiques et autres.

On remplirait non des pages , mais des feuilles et des livres entiers , si , en laissant le libre

cours à la plume taillée à tracer le nombre et l'énormité des catastrophes produites par cet abus, et si l'imagination effrayée ne se refusait à les dicter : le cœur ému et éploré se plaît à les couvrir du voile éternel du silence.

Attachons-nous à prévenir les erreurs futures, et laissons loin de nous celles passées et qui font rougir la science et gémir l'humanité. Cependant avant d'abandonner cet article, il faut avertir les charlatans, qui accaparent, pour ainsi dire, exclusivement le traitement de cette sorte de maladie, que la dose à laquelle ils prescrivent le nitre est meurtrière; rien de plus ordinaire que de voir ordonner par ces misérables, dont le nom s'étend en médecine presque aussi loin que celui de peuple dans la société, que *Tissot*, en calculant philosophiquement, avait porté aux neuf dixièmes du tout, une demi-once, six dragmes de sel de nitre, tandis que deux dragmes de plus sont un vrai poison.

Je passe sur ces bévues, et je suppose qu'il y a effectivement inflammation dans les voies urinaires; dans ce cas, je doute encore, et même très-fort, si le nitre, dont l'usage est si salubre dans toutes les inflammations en gé-

néral, peut être employé sans crainte et sans danger.

Nul praticien instruit ne me disputera que dans le *gastritis*, dans l'*entéritis*, c'est-à-dire, dans l'inflammation de l'estomac et dans celle des intestins, sur-tout des grèles, le nitre est d'un emploie suspect, par la raison qu'il est évidemment irritant, et que, certes aucun irritant ne peut être appliqué à un phlegmon, sans en augmenter l'intensité, et sans provoquer les issues fatales que l'on doit prévenir par tous les moyens qui sont dans le pouvoir de l'art.

On me demandera peut-être pourquoi donc ce remède ne nuit-il pas également aux autres inflammations ? puisqu'elles reconnaissent en général la même essence ; elles demandent toutes la même indication ; et par ainsi les mêmes moyens ; qui la remplissent dans l'une, doivent la remplir dans toutes, et doivent, *vice versá*, être nuisibles dans tous les cas en général, s'ils le sont dans un seul.

Cette réflexion , quelque fondée qu'elle puisse paraître en apparence, perd d'abord tout son poids lorsqu'on considère que ce sel



neutre produit son effet, en divisant les globules rouges du sang qu'il rend ainsi plus liquide et plus facile à passer par les extrémités artérielles, et en diminuant les forces du cœur et des vaisseaux; double point très-essentiel, et très-essentiellement avantageux dans le traitement de l'inflammation; mais afin de produire ces avantages, il doit être préalablement absorbé dans la masse du sang, ce qu'il n'est pas dans le *gastritis* ou dans l'*intéritis*; dans quels cas il produit, par l'application immédiate sur les parties malades, son effet funeste d'irritation, avant qu'il ait eu occasion de produire aucun qui puisse être avantageux, et qui subséquent ne peut peut-être jamais contrebalancer celui qu'il a provoqué de son premier abord à l'endroit souffrant. Qu'on ne conclue point cependant de ceci, que pour cela son usage doit être exilé du traitement de ces maladies; car si l'inflammation occupe l'estomac ou les intestins grêles, on peut, sans nuire à l'état des viscères enflammés, l'introduire alors par l'anus, au moyen des injections; et si la maladie occupe les gros intestins, dans ce cas sa déglutition ne peut aucunement nuire, vu qu'il a eu tout le temps de passer dans le torrent de la circulation avant qu'il puisse venir en contact avec les parties de l'organe affecté; mais

ce ménagement ne peut être mis en œuvre à l'égard des voies urinaires, d'où il ne peut être dérivé par aucun moyen connu ; il doit donc passer sur elles, puisque, sans être subigé de même que le sel marin il passe dans les urines et est appliqué ainsi qu'elles, aux parties constituantes de l'organe affecté, qu'il agace en proportion de la quantité et en raison inverse du liquide avec lequel il se trouve entremêlé.

L'affaire change de face à l'égard des femmes, chez lesquelles le mal ne siège pas dans l'urètre, mais bien dans le vagin, par et sur lequel l'urine ne passe pas ; d'où il s'ensuit que le nitre peut être employé avec avantage, en cas que l'inflammation se joigne à la maladie primitive.

Lorsqu'il n'y a dans les boyaux ni spasme ni autre irritation trop forte (\*), ni obstacle, tel que volvulus, hernie étranglée, corps étranger obstruant ou autre comprimant, comme la matrice dans les femmes grosses, etc., etc., les purgatifs en augmentant leur mouvement péristaltique, préci-

---

(\*) J'ai démontré dans mon Traité sur la dysenterie en général, que dans les cas où il y a spasme ou irritation trop forte dans le canal intestinal, les purgatifs deviennent astringens et que l'opium devient le purgatif le plus puissant.

pitent la matière contenue vers le podex, qu'ils ouvrent, et par lequel ils l'expulsent hors du corps ; leur effet principal est connu du vulgaire même ; mais un autre secondaire, qui ne l'est pas également, est qu'ils augmentent considérablement la sécrétion des liquides par les canaux sécréteurs et excréteurs qui y aboutissent, et procurent un vuide dans le système vasculaire, par où l'absorption de ce qui se trouve déposé dans l'une ou dans l'autre partie du corps hors de la circulation est puissamment favorisée (\*).

Il appert que par leur première opération les purgatifs n'agissent que sur le tube alimentaire, et par conséquent nullement, ni directement, ni indirectement, sur le virus vénérien, qui, étant niché dans les parties génitales, est tout-à-fait hors de sa portée ; ils sont donc sous ce rapport évidemment inutiles : *in distans nulla est actio* ; mais autre chose est de leur opération secondaire, par laquelle le virus est aspiré dans la masse du sang, sans qu'il y ait même solution de continuité.

Par la dislocation ou la dérivation de la matière irritante disparaît la gonorrhée, ce que

---

(\*) L'irritation appliquée aux boyaux augmente cet effet.



les malades payent ordinairement très-cher. Voici un, parmi nombre d'autres cas, que j'ai eu occasion d'observer : une personne , ayant abjuré la chair , fut tellement punie par la chair , qu'il perdit le palais et la vie ; il fut d'abord attaqué d'une blennorrhée virulente , que par état il avait grand soin de cacher à tout le monde ; comme il avait entendu dire qu'il était bon en pareil cas de se purger , il médicina continuellement , en s'abstinant sévèrement de poivre , de sel , de boissons spiritueuses , et de tout ce que la routine empirique est dans l'habitude de prescrire ; il agit ainsi pendant quatre à cinq semaines , et la blennorrhée fut guérie ; mais elle fut aussitôt suivie de mal de tête , de petite fièvre continue , qui le fit maigrir à vue d'œil : inquiet de son état , il prit la résolution de partir pour une ville voisine , où il était inconnu , pour consulter un médecin , qu'il consulta en effet très-confidemment ; l'opinion du consulté fut qu'il fallait prendre les bains et les frictions mercurielles : ce qui fut fait ; je ne sais combien de temps ; d'abord dès le principe la fièvre cessa ; mais la maigreur ne se répara pas , la gorge commença à souffrir , souffrit toujours de plus en plus , jusqu'à ce que le voile du palais , toute l'arcade du pharynx fût détruit par l'érosion , qui fit aussi tomber le palais : ayant été con-



sulté à cette époque, où le tout était réduit à un état de désespoir, je me suis avisé à rien faire, à *malis curis abstineas, ne malum nomen acquiras*, que d'entretenir, autant que possible, les forces; et quinze à seize jours après il mourut victime de sa retenue, de son silence et de son ignorance.

Le mercure, soit en substance, soit sous forme de sel, possède la vertu de détruire le virus siphillitique par une action spécifique, ou, comme on pourrait dire, par une espèce de neutralisation, par le moyen de laquelle ils s'entredétruisent. Qu'il produise cette destruction par sa pésanteur spécifique est une opinion qui est passée avec les auteurs qui l'avaient conçue; qu'il guérisse les maladies vénériennes par la salivation est encore une erreur aussi surannée qu'absurde; mais qui, quelle qu'elle soit, exerce encore son empire sur l'esprit de quelques personnes; ce n'est que depuis quatre à cinq ans qu'un jeune homme allait consulter un chirurgien renommé de cette ville, et accoucheur très en vogue, guérisseur en chef de cette sorte de maladies, pour un écoulement urétral sans douleur, sans chaleur, enfin tellement bénigne, que le malade douta, comme il pouvait douter avec raison, qu'il fût

virulent ; il lui fut conseillé de se mettre à la diète , de prendre des bains et des frictions alternativement ; le malade s'y résigna , et éprouva bientôt de la douleur à la bouche : à l'avis de son traitant , ce fut là un bon signe , et il fallait continuer de la même manière ; les gencives se bouffirent , la salivation s'établit , la tête se gonfla considérablement ; la consolation à ses souffrances , qui étaient cruelles , fut qu'il fallait frictionner encore , afin de détruire le mal radicalement , qui ne diminua pas ; les dents s'ébranlèrent à un tel point , qu'elles tenaient à peine dans leurs alvéoles : le malheureux bava jour et nuit , sans pouvoir fermer l'œil , et sans pouvoir , pour ainsi dire , avaler la moindre chose. Cet état effrayant dura pendant cinq à six semaines , au bout desquelles il échappa à cette lutte terrible ; décharné comme un squelette , et faible comme un être à peine animé ; les forces revinrent très-lentement ; mais , avec cela , il ne fut pas encore quitte du tout ; tel avait été l'assaut à la bouche , que pendant trois ans , il n'a pu manger que de bouillies , au bout desquelles il m'a consulté , et l'usage du quinquina avec du soufre fut d'une telle utilité , qu'au bout de quelques semaines il a commencé à mâcher , ce qu'il fait encore , avec le retour de ses forces et de son coloris.

Si le mercure, lorsqu'il vient en contact avec le virus vénérien, possède la vertu salutaire de le neutraliser, c'est sans doute, parce que tous deux sont d'une force égale, mais inverse dans la manière d'opérer ; d'où il s'ensuit, que si le mercure ne rencontre pas l'acre si-philitique, ce qui arrive généralement dans la gonorrhée virulente, sans solution de continuité, sa présence dans la masse des humeurs doit produire des effets aussi funestes que celle de son antagoniste, mais qui sont au surplus beaucoup plus difficiles à guérir.

Ces effets principaux sont la dissolution du sang en putrilage et son infection très-corrosive, les autres sont des tremblemens, paralysies, etc.

Le mercure introduit dans le torrent de la circulation, soit par la bouche, par l'anus, par la peau, etc., circule uniformément avec le sang par tous les vaisseaux de l'économie animale, de même que les délayans, les involvans, etc. et par conséquent de même qu'eux n'atteint point le virus blennorrhœique dont le siège est hors des vaisseaux : dans ce cas, lorsqu'il n'y a pas solution de continuité, ce qu'ordinairement il n'y a pas, le mercure, donné intérieurement,



produit un double mal : 1.<sup>o</sup> celui d'infecter ou de gâter à pure perte la masse des humeurs vitales ; 2.<sup>o</sup> celui de laisser le malade en proie à toute la fureur de son mal et de ses suites.

Les accidens affreux que produit quelquefois ce traitement sont incalculables et presque au-delà de l'expression. Je fus effrayé, il y a quelque temps, lorsqu'appelé dans une ville voisine, j'y ai vu un malade dont la tête ressemblait à peine à celle d'un être humain. D'abord, sans nez, les yeux défigurés, des sinus larges et profonds dans les orbites, l'os frontis, l'os pariétal gauche perforés à différens endroits, de manière qu'on s'apercevait sans peine du mouvement cérébral ; il était sans dents, même sans mâchoires, du moins en partie ; au lieu du palais supérieur, il portait un obturateur ; les parties charnues de la concamération de la bouche étaient emportées en grande partie ; je ne parlerai pas des douleurs inouïes qui tourmentaient le malade, pas plus que de l'insomnie perpétuelle, qu'une grande dose d'opium ne pouvait vaincre : je dirai seulement que le malade, homme estimable par son caractère, et très-précieux par la force et la pénétration de son esprit, fut, il y a quelques années, atteint d'une gonorrhée virulente, et ce pour la



première fois de sa vie qu'il habitait avec une femme : il tomba , pour surcroît de malheur , entre les mains imprudentes d'un chirurgien ignare , qui commença à le traiter par des pilules mercurielles. Ici commence sa fatale et pénible carrière ; l'effet du mercure ne tarda pas à se manifester dans l'économie animale du malade , la tête commença à souffrir , la gorge à être douloureuse , les gencives se gonflèrent , une sputation plus abondante s'établit ; le mal de tête et de la gorge fut attribué à l'absorption du virus : terrible méprise ! L'usage du mercure fut continué. Les symptômes prirent de l'accroissement , la dose de mercure fut jugée trop faible et fut par conséquent augmentée ; la tête se gonfla , la gorge s'ulcéra et le palais supérieur fut entamé. Même jugement , même indication et ainsi mêmes remèdes. Après cinq à six mois de leur usage , le malade , porté au désespoir par le surcroît de ses souffrances , demanda un médecin d'une grande ville voisine , son jugement coïncida avec celui du chirurgien , et on ordonna des bains avec des frictions , la salivation continua avec force , les dents commencèrent à s'ébranler et ne tardèrent point à tomber. Rien ne pouvait faire changer les traitans d'opinion.

..... Manet altâ mente repostum

Judicium fatale.

Le malade dut insister sur les mêmes moyens, et il insista aussi long-temps qu'il fut réduit à l'état déplorable dont je viens de parler, et auquel je n'ai su opposer qu'un abondant usage de quinquina avec le soufre et le grand air ; ce qui a amélioré sa santé au point que l'été passé il m'est venu voir à ma campagne ; mais a laissé subsister les ulcères affreux qui subsisteront toujours.

*Non est in medico semper curretur ut aeger*

*Interdum doctâ plus valet arte malum.*

Une dame fut attaquée, il y a quatre à cinq ans, d'une gonorrhée virulente, contre laquelle on lui donna toute sorte de remèdes internes, et entr'autres des mercuriaux, qui, comme à l'ordinaire, ne tardèrent pas à affecter la tête et infecter la bouche, les dents s'ébranlèrent et tombèrent, son embonpoint disparut, son teint devint d'un sale jaune, la face se remplit de boutons, les parties génitales s'enflèrent et s'ulcérèrent; l'usage du mercure fut continué. Voyant qu'elle ne pouvait se guérir ici, elle prit la résolution d'aller à Paris, et partit; là on lui conseilla l'usage du même minéral sous différentes formes; mais sur-tout sous celle des frictions, son état s'empira au point qu'elle ne te-

naît presque plus ensemble : on lui conseilla le changement de climat, et de partir pour Montpellier ; elle cessa les remèdes , paya soixante-quinze louis, et prit la route de Bruxelles, au lieu de celle de Montpellier ; elle m'y consulta et je caractérisai sa maladie pour un scorbut mercuriel au plus haut degré ; je lui ordonnai le grand air, le quinquina, le soufre, le bourgeons de sapin, le vin, la diète végétale, les boissons farineuses acidulées : peu-à-peu sa santé s'améliora et elle se convainquit, de même que son époux, que son état n'était pas vénérien, comme on l'avait cru jusqu'alors. Cette conviction, jointe à mon assurance, les engagea à reprendre l'usage du mariage interrompu depuis long-temps ; elle devint enceinte, continua encore un peu les mêmes remèdes et le même régime, auxquels elle renonça finalement, se portant aussi bien qu'il était permis d'espérer dans un cas aussi fatal.

Quelques praticiens sont si familiers et si libéraux dans l'emploi des mercuriaux, qu'ils n'hésitent point à les prescrire à grande dose sur un simple soupçon de maladie vénérienne.

Une dame de cette ville fut attaquée, il y a



trois à quatre ans , d'un chatouillement aux parties génitales , tellement incommode qu'elle devait se gratter jour et nuit , ce qu'elle fit souvent jusqu'au sang : elle consulta son accoucheur , qui était le même dont j'ai parlé plus haut , et qui avait conseillé , pour une apparence de gonorrhée , une salivation excessive. Le mari , soupçonnant sa femme , et la femme son époux , d'infidélité , n'eurent rien de plus empressé que de demander si c'était une affection vénérienne ou non , et reçurent pour réponse , qu'elle n'était pas précisément vénérienne , mais *quelque chose approchant* , et qu'elle devait être traitée à-peu-près comme maladie siphillitique. Ainsi , monsieur le chirurgien ne balança pas à prescrire les bains et les frictions mercurielles. La masse du sang ne tarda pas à s'en ressentir , les glandes de la bouche se gonflèrent , la tête s'enfla et la malade bava ; tourmentée ainsi en haut et en bas , elle ne dormit ni nuit ni jour , et se désola de sa pénible situation. Le mal , étant *approchant vénérien* , devait être continué à être traité *approchant ainsi* (il n'y a personne de l'art qui disconvienne que ce traitement *approche réellement de très-près de celui anti-vénérien*) ; on continua donc de la même manière , jusqu'à ce que la malade , épuisée , exténuée et pour ainsi dire désespérée ,



dût renoncer à ce *traitement* *approchant* : après quoi on trouva convenir d'appliquer depuis le périnée jusqu'au haut du pubis, à chaque côté des grosses lèvres, un lambeau de l'emplâtre de *dyachill cgumm*, ce qui soulagea la malade dans les premiers momens de son application ; mais cependant si peu qu'il ne lui permit que peu ou point de sommeil, l'emplâtre étant ôté, le mal revint à la charge avec toute sa fureur , le dehors des parties génitales se bouffit considérablement, et la partie poilée se dégarnit entièrement. Le chirurgien abandonna sa malade après trois ans de tourmens et de traitemens parfaitement inutiles au mal, et la malade augurant très-défavorablement de sa guérison, renonça aux remèdes jusqu'à ce qu'elle s'avisa à me consulter, au mois de novembre passé ; après mûr examen, et marchant toujours sur les principes que j'ai établis et développés dans un de mes derniers ouvrages, intitulé : *de Certitudine in medecinâ, metho-*  
*doque eam in hac acquirendi*, je découvris que toute l'affaire se réduisait à une humeur dartreuse, répercutée et résoullée sur les parties dont il s'agit. J'encourageai la malade et lui fit entrevoir un espoir fondé de son rétablissement ; ma première intention fut de dériver l'humeur piquante et de l'évacuer par un

vésicatoire appliqué d'abord à la cuisse , puis au gras de la jambe , en y entretenant une sup-puration aussi abondante que possible ; ensuite , je me déterminai à émousser ou à détruire l'âcre qui pourrait exister encore dans la masse générale des humeurs , et prescrivis la décoction des bois de *fuller* avec le soufre doré d'antimoine , la diète farineuse et involvante ; j'ordonnai d'ôter l'emplâtre agglutinative , et je fis bassiner les parties avec l'eau de chaux et du soufre : cette indication fut à peine suivie pendant quinze jours que la malade se trouva soulagée ; la continuation du remède pur et simple , sans le varier journalièrement et ainsi le multiplier par le nombre des jours qui se succèdent , l'améliora davantage , de manière qu'à la date de ce jour , le 11 janvier 1808 , elle reste toute la journée levée , vaquant aux affaires de son ménage ; elle sort et se promène lorsque le temps de cette saison le permet ; elle n'est plus obligée à se gratter , les parties ont repris leur forme ordinaire , et elle dort bien , ce qu'elle n'avait pu faire depuis trois ans.

S'il est démontré que dans la blennorrhagie virulente , sans solution de continuité , l'usage interne du mercure est nuisible et dangereux ,

la chose cependant n'est pas la même , lorsque cette solution , qui favorise l'absorption du virus dans le sang , a lieu , ou que réellement l'intérieur du corps en est infecté ; personne de l'art ne désavouera que dans ces cas , son usage ne soit indispensable et de plus salutaire , lorsqu'il est modéré ; je suis d'opinion , et c'est ce que j'ai appris dans l'école instructive de l'expérience , qu'une petite dose suffit pour la guérison radicale d'une vérole , qui a pénétrée jusque dans la substance osseuse , l'exemple du jeune homme cité page 50 , en est une preuve convaincante entre bien d'autres , je trouve que son usage est le mieux faisant , lorsqu'on y joint le camphre et l'opium dans certaines proportions : je conseille à tout praticien d'essayer cette méthode sans répugnance et sans prévention , dans la certitude morale que l'effet répondra parfaitement à son espérance , et à la satisfaction des malades , et alors je prendrai la liberté de demander au monde savant , si mon opinion n'est pas fondée sur les faits les plus authentiques et les moins irrécusables , lorsque je dis , que le mercure administré , comme il l'est dans bien des pays , et dans celui-ci , par un grand nombre de guérisseurs est peut-être plus nuisible au genre humain , que toutes les maladies vénériennes ensemble.



Je ne dirai rien des balsamiques , tout le monde est assez convaincu que , par leur vertu astringente et échauffante , ils sont délétères dans la gonorrhée virulente ; je les aurai passé ainsi , sous un profond silence , si , dans ce dernier temps , il ne s'était présenté à moi , à ma grande surprise , un jeune homme qui fit usage de pillules de térébenthine pour une double gonorrhée , à-la-fois bâtarde et urétrale , accompagnée d'une paraphymose.

Cinq à six jours s'étaient écoulés depuis le commerce suspect , avant que le jeune homme allait consulter un guérisseur de cette ville , chirurgien , se disant médecin , et qui prétend l'être , quoique sans titre et sans connaissance , avec un tel orgueil , qu'il se refuse à faire comme chirurgien des opérations , lors même qu'elles sont ordonnées par des licenciés en médecine ; pour qu'il les fasse , il faut qu'elles soient ordonnées par lui-même : cet homme unique ordonna du premier abord à son malade les bains entiers , plusieurs fois le jour , et la térébenthine , quel contraste ! quelle bévue ! L'effet de ce traitement bizarre fut tel qu'on le devait attendre ; au bout de huit jours , la verge se trouva gonflée et enflammée , le gland ulcéré , l'évacuation de l'u-



rine gênée , les glandes inguinales engorgées , la gorge entamée , avec fièvre ; le malade abandonna , heureusement pour lui , son chirurgien peu de temps après , et me vint consulter ; mes premiers soins furent de défendre sévèrement l'usage de la térébenthine , de faire des injections d'une douce solution mercurielle entre le gland et le prépuce ; celles dans le canal de l'urètre étaient devenues impossibles par la paraphimose considérable ; dans l'intervalle je fis appliquer à la verge un cataplasme émollient et antiphlogistique , et je prescrivis intérieurement une petite dose de mercure.

On continua ce traitement , jusqu'à ce que l'inflammation de la verge et la paraphimose furent dissipées ; ce qui arriva insensiblement.

Lorsque , pour la première fois , on découvrit le gland , le malade fut extasié de ne voir qu'un ulcère étendu sur toute sa superficie , fruit amer du mauvais traitement ; on le pensa avec de la charpie imbibée de la solution mercurielle , et il se guérit au bout de dix jours ; on commença à faire des injections narcotico-mercurielles , l'écoulement urétral diminua peu-à-peu , cessa finalement , et les parties génitales reprirent leur ancienne forme , et leur

santé primitive; mais, outre que les glandes inguinales demeurèrent toujours engorgées, que la gorge resta souffrante, enfin, que la masse générale des humeurs persista à être infectée, il se manifesta un trouble constant dans la digestion, ce qu'on devait attribuer à l'usage fréquent et nombreux des bains; je joignis à l'usage interne du mercure, celui des amers, avec une diète tonique, en évitant soigneusement les breuvages tièdes, relâchantes, etc.; peu-à-peu le malade se rétablit, et jouit en ce moment d'une santé parfaite, comme il conste par la lettre qu'il m'écrivit le 8 janvier 1808, et que voici :

« MONSIEUR,

« Sinon l'absence d'une quinzaine que j'ai  
 « faite, je me serai déjà plutôt acquitté d'un  
 « devoir qui m'est à-la-fois cher et sacré.

« Vous offrir à l'occasion du renouvellement  
 « de l'année le vœu du temps, c'est vous re-  
 « nouer l'assurance d'un attachement in-  
 « violable, d'un cœur pénétré d'admiration  
 « pour vos lumières, dont lui-même a si fa-  
 « cheusement éprouvé tous les heureux ef-  
 « fets.

« Puisse,

« Puisse , monsieur le docteur , un sort  
 « propice, encore prolonger vos jours au-delà  
 « d'un temps bien reculé , pour faire partici-  
 « per le monde des bienfaits de vos utiles  
 « travaux ; et puissiez-vous , pour prix de vos  
 « labeurs , jouir fréquemment de la satisfac-  
 « tion , sans doute bien grande pour votre  
 « cœur , de vous attacher , d'une manière ir-  
 « résistible , des âmes sensibles par les liens  
 « de la reconnaissance , pour les bienfaits que  
 « leur a administrés votre science.

« Quelque grande qu'elle soit, monsieur, la pro-  
 « fusion des sentimens que je vous porte , je  
 « sens, sur-tout en ce moment, combien il en  
 « coûterait à ma plume à vous les exprimer ,  
 « et combien alors même elle resterait au-des-  
 « sus de son objet.

« J'ai la satisfaction de vous apprendre que  
 « je jouis à présent d'une santé parfaite , que je  
 « dois uniquement à vous ; car, par vos efforts  
 « assidus , vous avez à-la-fois triomphé de  
 « mon moral et physique, également défec-  
 « tueux en matière clinique. »

Si les guérisseurs en chef commettent des  
 erreurs aussi grossières dans le traitement de

cette maladie , il ne faut plus être surpris des malheurs sans nombre qui l'accompagnent et la suivent , lorsqu'elle est traitée par des individus plus ignares encore.

Après avoir démontré que ce sont de vains efforts que de vouloir guérir la gonorrhée virulente par des remèdes internes , et que leur usage tourne toujours au désavantage de ceux ou de celles qui en font usage , il me reste à alléguer une autre méthode dégagée de tous les inconvéniens auxquels les autres, dont je viens de parler, sont assujettis, et qui est en même temps efficace et prompte.

Nous avons vu que l'essence de la blennorrhagie vénérienne consiste dans un érétisme du canal de l'urètre, ou du vagin, causé par le virus siphilitique, et suffisant pour provoquer un écoulement; c'est cet érétisme, et non point l'écoulement, que le praticien doit avoir en vue; puisque celui-ci n'en est que l'effet, et qu'il peut dépendre de nombre de causes concurrentes; de manière qu'il peut être, comme je l'ai déjà dit, très-grand avec peu de mal, et très-médiocre, ou même nul, avec beaucoup de mal: ils sont donc bien dans l'erreur ceux qui le prennent pour le thermomètre de cette



maladie ; ils le sont encore bien davantage d'autres qui le prennent pour un effort critique ou du moins salutaire et bienfaisant de la nature , à se débarrasser de l'ennemi qui l'assaillit.

A entendre ces derniers , toute gonorrhée doit avoir son coulant , c'est là *conditio sine qua non* ; le coulant exporte le virus , puisqu'il est virulent ; c'est donc à leur dire , une erreur criminelle que de le ralentir , et plus criminelle encore de le tarir ; le mal ne peut être détruit au fond que pour autant que la cause est anéantie , et que , par ainsi , tout le virus soit détruit.

Il n'est pas bien difficile de démontrer combien ceux qui raisonnent ainsi sont éloignés de la vérité , et contradictoires avec eux-mêmes ; d'abord en disant que toute gonorrhée doit avoir son coulant , ils se contredisent ; car tout en disant que toute gonorrhée doit avoir son coulant , ils disent , en d'autres termes , que tout écoulement doit avoir son coulant , ou que tout écoulement doit être prolongé pour être guéri , et , puisque cet écoulement constitue la maladie , que cette maladie doit être prolongée pour ne pas être prolongée ou pour finir ; ce qui est une contradiction manifeste.

D'ailleurs, lorsqu'on considère comment la blennorrhée s'établit et continue, on voit à l'évidence l'absurdité de cet allégué ; chez les hommes, une partie du virus, qui n'a presque pas de proportion à ce qui s'évacue pendant le cours du mal traité par les remèdes internes, est aspirée dans les sinus muqueux de la fosse naviculaire; et chez les femmes, elle est déposée à l'une et l'autre partie du vagin, là il est couvé pendant trois à quatre jours que commence ordinairement l'écoulement ; il ne faut pas croire, comme paraissent le croire ordinairement les malades, que l'humeur évacuée est le virus reçu, comme si cette évacuation se faisait d'un dépôt, dont la source ne peut être tarie, qu'après l'évacuation entière du tout. Une chose à laquelle on n'a pas fait assez d'attention en général, est que le virus siphilitique, de même que celui de la petite vérole, de la galle et d'autres, jouit d'une vertu particulière, multiplicative de soi-même; peu importe à notre objet, si cette multiplication prodigieuse se fait par une espèce de fermentation, de propagation par insectes, etc. ; donc la portion du virus, qui est communiquée pendant la copulation, commence à irriter les parties affectées; cette irritation produit une plus abondante sécrétion des liquides que

ces parties sont habituées de séparer de la masse générale du sang ; ces humeurs , étant puissamment appelées par l'irritation au siège du virus , y sont assimilées et métamorphosées en virus même , qui par là se trouve considérablement augmenté et capable d'infecter les parties voisines , et toutes celles qu'elle touche , et même le corps entier , lorsque le virus peut pénétrer dans les vaisseaux : d'où il s'ensuit, que laisser subsister ou entretenir l'écoulement , est nourrir la maladie , au lieu de la détruire , et exposer les malades à toutes les conséquences fâcheuses que ce mal peut produire et ne produit malheureusement que trop.

De tout ce qui précède , il s'ensuit avec évidence que l'indication est de détruire l'éréthisme , qui constitue l'essence du mal ; mais cet éréthisme est en raison composé du stimulus , qui est ( dans le cas ) le virus vénérien , et de sensi-irritabilité des parties souffrantes ; c'est donc vers celle-ci comme vers celui-là qu'il faut diriger toute son attention dans le traitement de cette maladie.

Nous connaissons en médecine cinq manières capables de détruire le stimulus , considéré en général : ce sont les délayans , les involvans ,



les correctifs, les évacuans et les dérivans. Nous possédons les narcotiques pour abaisser ou émousser la sensi-irrita-bilité, parmi lesquels l'*opium* tient le premier rang.

Nous avons vu ce qu'il faut juger des délayans, des involvans, donnés intérieurement; ils ne parviennent point au siège du mal, sur tout dans le sexe, et étant donnés extérieurement par des injections ou de toute autre manière, ils y parviennent bien; mais il s'en faut qu'ils puissent suffire à atteindre le but qu'on se propose; délayez, enveloppez de toute façon possible le virus qui produit une gonorrhée bâtarde ou un ou plusieurs chancres externes, sur lesquels vous pouvez agir puissamment, ce n'est que perdre la peine, le temps, la guérison, et exposer le malade à tous les ravages que peut produire un stimulus aussi insidieux.

Un homme, attaqué il y a quatre à cinq ans d'une douleur au gland, ne soupçonnant aucunement que le virus vénérien y avait quelque part, vu qu'il ne voyait que sa femme, qu'il était bien loin de croire capable à lui donner du mal, se contenta de laver continuellement la partie affectée avec de l'eau tiède; mais



le mal augmenta avec gonflement, rougeur, etc. Il consulta deux personnes de l'art très-estimables et très-instruites, qui, soupçonnant aussi peu que lui la virulence, lui conseillèrent la saignée et l'application d'un cataplasme émollient, que le malade tenait appliqué jour et nuit, en s'abstenant de tout irritant, échauffant, et en prenant intérieurement des involvans avec du nitre. Le mal n'obéit à rien ; le gland commença à s'ulcérer et continua de plus en plus, de manière qu'on pensa d'en emputer une partie. Le malade, désolé et au désespoir, me consulta ; je lui conseillai, non obstant toutes les protestations qu'il était impossible qu'il y ait quelque chose de vénérien, l'application de l'onguent mercuriel et l'usage interne du mercure avec l'opium et le camphre. L'effet que ceci produisit au bout de 24 heures est presque incroyable ; la douleur n'avait plus l'ombre de ce qu'elle était la veille ; on continua le même traitement, et le sixième à septième jour le tout fut consolidé : on lui laissa continuer les remèdes internes encore une quinzaine ; et depuis cette époque il se porte on ne peut pas mieux. Ensuite on a découvert, par hasard, que sa femme avait le bord de l'anus rempli de rhagades.

On sent que les évacuans, par les parties af-

fectées, qui dans ce cas ne pourraient être que des diurétiques ou des emmenagogues, ne peuvent être d'aucune utilité; mais bien au contraire d'un usage très-suspect, vu que, par leur vertu stimulante, ils ne peuvent que redoubler le mal, en redoublant la cause par l'addition d'un stimulus artificiel au stimulus maladif qui existe.

Quant aux dérivans, leur usage est parfaitement hors de saison; car, par leur entremise, vouloir déloger le virus du dedans au dehors ne paraît guère possible; le dériver des parties affectées aux autres, en le faisant passer par le sang, sent évidemment la folie.

Il ne reste donc que les correctifs pour détruire le stimulus; ce qu'on a trouvé heureusement pour le bonheur du genre humain dans le mercure, qui doit être regardé dans cette maladie comme le *sacra ancora*.

Les correctifs, qui sont les antidotes proprement dits, ne produisent et ne peuvent produire leur effet que pour autant qu'ils viennent en contact immédiat avec le corps ennemi ou opposé, *nulla causa agit in distans*, il s'ensuit, et ceci ne peut être trop ré-

pété , quoique le mercure soit l'antidote du virus vénérien , que , donné intérieurement , il ne peut rien contre la gonorrhée , puisqu'il ne parvient pas au siège du virus ; tandis qu'il exerce toute sa puissance corrosive et mal-faisante sur le corps entier , qu'il infecte et qu'il détruit à pure perte , tandis qu'il est et reste toujours sain , c'est-à-dire exempt d'infection siphilitique aussi long-temps qu'il n'y a pas solution de continuité.

Accordons même que le mercure , pris par la bouche , ou introduit dans le corps au moyen de frictions , puisse parvenir au nid virulent : encore serait-ce une bévue marquante que de l'administrer ainsi , aussi long-temps qu'il existe des moyens pour l'appliquer directement , sans être altéré et énérvé lui-même par la mixtion avec les liquides du corps , tout *sui juris* , par la voie commune de la circulation du sang , qui en est dans tous les cas décomposé et dissous.

On voit que de tous les temps des praticiens sincères et instruits , dégoûtés sans doute et découragés comme moi , de l'effet nul et mal-faisant du mercure donné intérieurement , ont essayés à le porter directement , sans détour , sur le mal lui-même ; les uns ont conseillé des



frictions mercurielles sur le dessous de la verge, dans l'intention de le faire pénétrer ainsi dans le canal de l'urètre; les autres, mieux instruits, ont proposé et pratiqué des injections mercurielles; de plus, il y en a eu qui, au moyen d'une sonde ouverte à deux bouts, ont introduit dans la verge un pinceau chargé d'onguent mercuriel, dans l'intention de l'appliquer ainsi au siège du mal.

Quant aux premiers, il me paraît qu'ils n'ont pas eu des connaissances bien profondes en anatomie; car s'ils les auraient eu, ils auraient connu sans peine que le mercure, appliqué ainsi, passe directement dans le tissu cellulaire, qui unit les membranes constituentes, l'enveloppe des corps caverneux, d'où par les vaisseaux absorbans, il est infiniment plus facilement pompé dans la masse du sang, que de pénétrer par la membrane interne; et s'il la passait, encore ne serait-on avancé que jusqu'au troisième corps caverneux, qui, comme je l'ai déjà dit, ne communique aucunement avec le canal de l'urètre, où le mal est logé; ce n'est donc pas surprenant que de cette manière on n'ait jamais obtenu le résultat qu'on s'en était promis, je l'ai vu employer nombre de fois, mais toujours sans succès et avec perte de temps, qui est d'ailleurs très-précieux.



Pour ce qui regarde les autres , ils ont sans doute approché de la vérité plus qu'aucun qui les avait précédés , aussi ont-ils obtenu des succès plus ou moins prompts , selon la préparation et la dose qu'ils employaient , et selon le cas dans lequel se trouvait le malade à qui on les appliquait.

Il paraîtrait que ce moyen devrait être infailible , puisque le mercure est ainsi directement porté sur le virus , qu'il ne peut manquer de détruire , lorsqu'il le touche en quantité suffisante ; mais cependant la chose n'est pas ainsi , ce moyen à souvent manqué et manque encore tous les jours , et , ce qui plus est , aggrave quelquefois le mal. Ce point , qui est de la plus haute importance , mérite une attention particulière.

Si le virus gonorrhéïque se trouvait libre et pour ainsi dire à nud sur la membrane interne de l'urètre , nulle doute que le mercure injecté ne l'atteignît , ne le détruisît et n'emportât ainsi le mal d'emblée ; mais , comme nous avons démontré , il est aspiré pendant la copulation , et se porte directement dans la première lacune , par la résistance qui y est proportionnellement plus petite , et s'insinue dans les sinus mu-

queux qui y sont très-nombreux; le virus, y introduit, les irrite et excite leur contractilité, quelquefois même à tel point qu'ils se ferment entièrement, de manière à ne rien laisser échapper, et à produire le mal, vulgairement, mais très-improprement appelé gonorrhée sèche. Si on considère présentement que le mercure est une substance âcre, piquante, corrosive même, on conçoit sans peine qu'injecté, dans ce cas, il doit aggraver le mal en augmentant l'éréthisme qui est déjà trop excessif, de même que les purgatifs augmentent les douleurs dyssenteriques et serrent le ventre davantage, quoique l'indication soit d'évacuer, et que cette vertu paraît leur appartenir exclusivement.

On conçoit encore pourquoi, lorsque l'irritation est trop grande sans être portée au plus haut degré dont je viens de parler, le mercure est nuisible, ou du moins inutile, faisant monter, par sa vertu stimulante l'éréthisme et avec lui le mal au lieu de l'abaisser.

On conçoit finalement pourquoi, lorsque le thermomètre d'éréthisme est au bas, l'injection mercurielle, qui peut alors pénétrer dans la retraite du virus, produit tant de merveilles en étouffant le mal dans son berceau.

Pour ce qui regarde l'inonction interne de l'urètre par un pinceau caché, il faut observer à-peu-près les mêmes choses dont je viens de parler, à l'exception que, sous cette forme, le mercure n'est pas si irritant, et que de l'autre côté il ne peut pas pénétrer aussi facilement dans les sinus, que lorsqu'il est sous une forme liquide.

Afin d'atteindre le but, il faut rendre le mal accessible au remède, ce qu'on ne peut obtenir qu'en ayant raison du degré d'éréthisme, s'il est au plus haut, il faut le baisser de suite par une solution d'opium, après quoi fait, il faut continuer avec une solution mercurielle jointe au même narcotique, l'un et l'autre dans des proportions convenables aux circonstances sous lesquelles le mal se présente; ainsi il faut diminuer la dose de l'opium en raison que l'éréthisme s'affaiblit; de manière que, lorsque celui-ci se trouve au plus bas, il convient d'en suspendre l'usage, qui devient tout - à - fait nuisible, lorsque le mal est, pour ainsi dire, au-dessous du zéro d'irritation, en quel cas une décoction de quinquina avec du camphre et une diète tonique deviennent indispensables.

La vertu efficace de l'opium dans cette mala-



die n'a pas été méconnue de tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière, quelques-uns l'ont prônée jusqu'à lui attribuer une vertu spécifique.

Je suis porté à croire que l'opium, en diminuant la sensi-irrita-bilité et en relâchant ainsi la contraction des sinus muqueux, peut devenir ici, à-peu-près comme dans la dyssenterie, un évacuant indirect; mais pour cela il ne faut pas se fier à lui seul, bien souvent la nature reste en défaut, et alors le correctif devient indispensable, fût-il même que la vertu de l'opium pourrait suffire toute seule, encore la cure sera toujours plus prompte et plus heureuse par la combinaison d'une solution mercurielle.

Il est facile de concevoir que ce remède doit être appliqué souvent, vu la nature féconde du virus; de longs intervalles lui laissent le temps et l'occasion de se multiplier, autant, et peut-être plus qu'il n'a été détruit par l'antidote, je suis dans l'habitude de le faire appliquer six fois par jour; trois fois le matin, trois fois l'après-midi, en observant des intervalles à-peu-près égaux, et en pratiquant la première de grand matin, et la dernière aussi tard que



faire se peut, il est même de plus utile, lorsqu'on peut l'appliquer une fois pendant la nuit en prenant toutefois attention de tenir la liqueur injectée dans l'urètre, pendant trois à quatre minutes.

Ce remède manié ainsi produit des effets qui surpassent toute espérance; trois, quatre, six à huit jours m'ont très-souvent suffi à opérer une guérison radicale.

Un homme d'entre vingt et trente ans, vivant dans la plus parfaite union avec son épouse, fut malheureusement frappé du mal, pour lequel il s'empressa de me consulter; le remède fut appliqué dans les proportions convenables, étant d'une sensi-irrita-bilité excessive, l'opium devait prédominer; ne pouvant laisser soupçonner sa situation gênante chez lui, il feint la nécessité de s'absenter pour affaires, se retire dans une ville voisine, observe littéralement ce qui lui était prescrit, et revint le septième jour parfaitement guéri.

Une personne du sexe fut assez infortunée pour gagner du mal pendant l'absence de son mari; pour comble de malheur il devait, selon sa correspondance, arriver dans la dixaine: son

embarras fut inexplicable, mais n'eut heureusement ni suite ni objet, le sixième jour elle fut guérie, et reçut heureusement dans ses bras, avec un double plaisir, celui qu'auparavant elle appréhendait de voir.

Lorsqu'on compare les avantages de cette méthode avec les désavantages de toutes celles qu'on était dans l'habitude d'employer jusqu'à ce jour, il n'y a personne quelque idiot qu'il fût, pourvu qu'il soit impartial et non préoccupé, qui ne lui accordera une grande prééminence, et qui ne l'adoptera avec autant d'empressement, qu'il rébutera les autres avec mépris, et dédain :

1.° Par sa douce vertu mercurielle, il corrige le virus, prévient sa multiplication, et abaisse l'éréthisme, tandis que toutes les autres ne l'atteignent pas, le laissent subsister avec toute sa force, et les parties exposées à toute sa fureur, qui augmente chaque jour par sa nature multiplicative de soi-même ;

2.° Par sa vertu narcotique, elle ouvre les sinus muqueux, d'où se déniche ainsi le virus radical avec surcroît d'écoulement dans les premiers momens en proportion de la quantité y  
contenue,

contenue, j'appelle cet écoulement, bienfaisant; tandis que les autres laissent les cryptes fermées, dans lesquelles le virus se multiplie et augmente par ainsi l'écoulement, qui, au lieu d'être bienfaisant, n'est que symptômatique;

3.° Par cette même vertu narcotique, elle diminue la douleur, affaiblit l'éréthisme, et prévient l'inflammation; tandis que les autres, ne pouvant rien sur l'émoussement de la sensibilité, laissent les nerfs en but à l'irritation et à toutes les suites qui en peuvent résulter;

4.° Par son application locale ou topique, elle laisse les viscères et autres parties du corps intacts, et leur conserve l'état de santé; tandis que toutes les autres méthodes relâchent, affaiblissent les solides, énervent, vicient ou infectent les liquides; d'où provient une série de maux incalculables, bien souvent plus terribles que le mal lui-même, contre lequel on les avait employées;

5.° Par la continuation de la même manière de vivre; de boire et de manger à l'ordinaire, elle conserve les forces des malades, et éloigne d'eux le soupçon de la maladie, que les autres



méthodes font naître par l'abstinence forcée, qui de plus ne manque pas de détruire le ressort de la constitution animale ;

6.<sup>o</sup> Par l'économie de son traitement elle engage les malades à se faire traiter de suite, sans perte de temps et sans laisser au mal l'occasion de se développer davantage et de pénétrer plus avant, tandis que toutes les autres méthodes longues et coûteuses les détournent de se faire traiter, et rendent quelques-uns dans l'impossibilité de le faire, ou les déterminent au vol ou à d'autres crimes, pour se procurer les moyens pécuniaires nécessaires ;

7.<sup>o</sup> Par la promptitude de la guérison, elle conserve l'union et la paix entre des personnes qui s'aiment ou qui vivent ensemble, tandis que toutes les autres méthodes tendent et finissent à troubler ordinairement par la longueur et l'inefficacité du traitement.

Quelque grands que soient les succès de cette manière de traiter, ils ont cependant laissé quelque chose à désirer ; j'ai toujours regretté que la liqueur injectée ne demeurât assez long-temps appliquée à la partie souffrante : en calculant qu'à chaque injection elle était retenue dans le canal de l'urètre pendant trois minutes ; elle ne demeurait, répétée six fois



pendant l'espace de vingt-quatre heures, un quart d'heure trois minutes ; ainsi, il reste au virus vingt-trois heures et quarante-deux minutes, sans être combattu, si toutefois tout ce qui avait été injecté se trouve expulsé après l'opération ; donc le temps de l'action du remède sur le mal est à celle du mal sur les parties affectées, comme 1422 à 18, ou 71 à 1.

J'ai regretté cette disproportion, d'autant plus que l'observation journalière me démontrait à l'évidence que les femmes se guérissaient plus sûrement et beaucoup plus promptement que les hommes, par l'introduction des turundes imbibées de la liqueur médicamenteuse, ce que sans doute ne pouvait être attribué à une autre cause qu'à celle de la continuation de l'application du remède : j'ai donc cherché de toutes les manières possibles un moyen pour retenir l'antidote plus long-temps dans le meat urinaire ; j'ai ainsi essayé de boucher son orifice par un bout de bougie ; ce qui fut inutile, vu que le liquide injecté gouttait peu-à-peu au-dehors par l'interstice laissé entre la superficie convexe de la bougie et celle concave de l'urètre, et qu'il n'était pas possible d'élider.

J'ai essayé ensuite de boucher l'orifice du

grosse par un long tube, tous mes efforts pour le faire tenir, de manière que rien ne pût passer, furent absolument vains, la force éruptive de la liqueur injectée vainquit toujours, et l'urètre se débarrassa entièrement.

J'ai donc continué les injections jusqu'à ce que, forcé de méditer, je me suis imaginé de faire passer de faisceaux dans l'urètre : j'ai pris en conséquence des fils de charpie, la largeur d'un doigt plus longs qu'il ne faut pour atteindre le siège du mal, j'en ai réunis une telle quantité qu'il faut pour, au moyen d'une mince bougie, les introduire dans le canal de l'urètre. Le tout étant disposé ainsi, j'ai trempé le faisceau dans le remède, et dès qu'il en fut impregné je l'ai introduit, jusqu'à l'endroit où niche le virus, en laissant pendre un petit bout au-dehors, et je l'y ai laissé jusqu'à la première évacuation subséquente de la vessie; ainsi pour qu'il puisse rester aussi long-temps que faire se peut, j'ai ordonné de même que pour les injections, de lâcher l'eau avant l'introduction, et de boire aussi peu que possible, afin de ménager la se-é ex-crétion de l'urine; de plus, qu'il fallait, chaque fois qu'on eût satisfait à ce besoin, introduire un nouveau faisceau de la même manière,

et continuer ainsi jusqu'à la parfaite guérison.

Ce moyen réussit d'une manière on ne peut pas plus satisfaisante, le faisceau, imbibé du remède, demeure constamment appliqué au siège du mal, qu'il combat sans interruption, lors sur-tout qu'on a soin de l'humecter de temps en temps avec le remède injecté à cet effet.

Celui qui connaît la force attractive des tubes capillaires, concevra sans peine que ce n'est pas l'application continuelle seule du remède qui produit ici des effets si satisfaisans, mais encore leur force contre-aspirante ou attractive du dedans au-dehors, qui est ici d'une grande efficacité.

Ceux qui ne sont pas familiers avec les principes et les expériences physiques, n'ont qu'à prendre un morceau de linge et le tremper dans un verre d'eau, de manière qu'un morceau en pend au-dehors, et ils seront si évidemment convaincus de cette vertu attractive, qu'ils verront goutter sans cesse le liquide du vase par le bout pendant, jusqu'à sa parfaite évacuation, si toutefois le linge est long assez pour toucher le fond du vase.

Cette méthode a , outre la promptitude et l'efficacité de la guérison , ce grand avantage de pouvoir être employée là où les injections sont impossibles , par exemple , pour ceux qui ont une paraphimose naturelle , qui , quoiqu'ils puissent faire entrer la liqueur dans la verge , ne sont cependant pas en état de l'y tenir , étant dans l'impossibilité de pouvoir comprimer le bout du gland à nud , ce qui est nécessaire pour empêcher l'évasion du remède ; de plus , cette méthode a encore l'avantage de ne gêner personne dans des occupations qui sont quelquefois telles à ne permettre que difficilement l'usage des injections : conséquemment les voyageurs qui doivent courir la poste jour et nuit , peuvent se guérir facilement sans retarder un moment leur voyage , et les soldats sont en état de se défaire de ce mal , qui leur est souvent si funeste , sans abandonner leurs armes , ou sans quitter leur poste , ou le champ d'honneur.

Lorsqu'on réfléchit avec un esprit juste et paisible , sans prévention et sans passion , sur la promptitude et l'efficacité de l'une ou de l'autre de ces manières de traiter la gonorrhée virulente , il faut convenir qu'elle est un bienfait précieux pour l'humanité ; mais sa



vertu bienfaisante ne se borne pas encore à ceci; car, outre que de cette façon on n'ait presque plus à craindre les suites pénibles et fatales dont j'ai tracé le douloureux tableau dans la préface, soit qu'elles fussent produites par l'absorption du virus, soit qu'elles soient provoquées par l'usage des remèdes internes, sur-tout par celui du mercure, elle peut tendre à exiler les maladies vénériennes du monde, ou du moins à les rendre très - rares. Si l'on considère que cette maladie se perpétue par la propagation de la personne infectée à celle qui ne l'est pas, elle doit continuer à exister aussi longtemps que la cure est longue et pénible, comme elle a été jusqu'ici par les remèdes qu'on est dans l'habitude de lui opposer. En voici la raison : fort peu de personnes sont assez maîtresses d'elles-mêmes pour brider la passion de l'amour pendant quelques mois, d'où résulte la communication du mal à celui ou à celle qui ne l'avait pas, qui continue à en souffrir, et qui à son tour le transmet encore à d'autres, tandis que le premier infecté se guérit : mais si, au lieu de plusieurs mois, on ne doit employer que quelques jours pour être radicalement guéri, alors cette communication n'est plus à craindre, puisque pendant ce petit intervalle on peut se tempérer, et on se tempère

sans grande difficulté, par où le mal reste isolé et passe au néant avec la guérison, sans propagation.

Je suppose qu'il y ait en ce moment dans cette ville une centaine d'individus infectés, et qu'on les traite par des remèdes internes, il est presque indubitable que ce nombre n'engendre au moins un nombre pareil, et ainsi de suite, d'où la continuation du mal doit suivre ; mais qu'on traite ces individus de la manière que je viens d'indiquer, alors étant retablis au bout de quelques jours, il est plus que probable que d'une centaine il n'y aura pas une seule transplantation par communication ; d'où il résulte qu'il ne se trouvera plus que les anciens infectés, qui, s'ils sont traités de la même manière, seront aussi bientôt délivrés de leur mal, qui se doit extirper ainsi infalliblement de la société.

On atteindra encore avec plus de sûreté ce but si désirable et sans prix pour le genre humain, si la police daigne porter ses regards sur ces cloaques publics de débauche et de libertinage, où est la source féconde de ce mal et d'où il s'étend dans la société, afin de faire visiter scrupuleusement à des époques différen-

tes du jour, par des hommes instruits, clairvoyans et qui ne se laissent pas facilement imposer par les apparences, toutes les misérables filles qui s'y trouvent, et de leur faire appliquer le remède sur le moindre soupçon, après les avoir isolées. De plus, il conviendrait de répéter ces visites à des petits intervalles de temps avec sévérité et exactitude, et de faire émaner de la part de l'autorité publique un ordre qui les obligeât de se faire traiter dès qu'elles se sentent infectées, sous une certaine peine qu'elles encourraient quand elles auraient donné du mal à quelqu'un, avec connaissance de cause.

Si on m'objectait qu'il est souvent difficile à déterminer si une femme a du mal ou non, lorsqu'elle a intérêt à cacher son état, je me rendrais volontiers; tous ceux qui se sont familiarisés avec le traitement de cette maladie, seront sans doute de mon opinion; car la femme peut avoir les parties génitales défigurées, elle peut avoir un écoulement du vagin et même des chancres, et cependant être exempte du mal; il est vrai que dans ce cas le jugement pour l'affirmative n'est pas d'une conséquence fâcheuse pour les prostituées, pourvu qu'il ne tire pas à conséquence de leur appliquer des

remèdes nuisibles; mais, ce qui est plus important, elles peuvent avoir du mal, sans qu'un examinateur, même clairvoyant, s'en aperçoive; cette sorte de gens, les filles qui font ce métier honteux, ont tant d'astuce et tant d'intrigue qu'elles sont en état d'arranger leurs parties génitales; au moins pour un moment, de manière qu'elles paraissent jouir d'une santé à toute épreuve; donc, celui qui les visite, n'ayant pour lui que le témoignage oculaire, ne peut, en conscience, que donner une déclaration favorable, qui, malgré lui devient la cause féconde de la propagation du mal. J'avais conseillé, afin de prévenir cet inconvénient, de faire ces visites à l'improviste; mais je dois avouer ingénument qu'il me paraît que cette mesure est encore sujette à caution par la raison qu'on ne peut examiner qu'une à-la-fois, ce qui laisse aux autres le temps de faire leur toilette, c'est-à-dire celui d'arranger les parties à examiner, de manière que je viens de le dire.

Si le jugement pour les femmes est difficile, douteux, il ne l'est pas de même pour les hommes; celui qui est dans le cas de traiter cette sorte de maladies, peut distinguer en un clin-d'œil si un homme est attaqué de la gonorrhée, le témoignage des sens (*testimonium sensuum externorum*) donne des preuves plus



convaincantes , la rougeur et l'entr'ouverture de l'extrémité de l'urètre au gland en trahit d'abord l'existence, et la pression du canal urinaire d'arrière en avant , donne la pleine conviction par l'apparition d'une larme de couleur jaunâtre ou sale blanc ; il se peut que cette goutte ne se montre pas au premier abord par la raison qu'on vient d'uriner un instant avant ; mais un peu de repos ne manquera de la montrer au réitératif de l'exploration (\*).

Après avoir examiné mûrement tout ce qui précède , le fruit de cet examen m'a fait entrevoir qu'il n'est pas bien difficile de trouver un moyen efficace pour diminuer considérablement la fréquence de cette maladie , qui est si funeste au genre humain. Voici ce que j'ai à proposer outre ce que j'ai allégué précédemment , afin d'atteindre ce but si désirable pour le bonheur de la société entière.

Je voudrais , en premier lieu , qu'un ordre supérieur obligeât les prostituées qui habitent les maisons publiques et qui sont toujours plus ou moins suspectes , à faire , sous la direction d'un ou de plusieurs officiers de santé nommés *ad hoc* , usage de turandes pendant quelques

---

(\*) On distingue facilement la gonorrhée bénigne de la virulente.

jours, ce qui en tout cas ne peut leur nuire d'aucune manière, lors même qu'elles se trouveraient en parfaite santé, et qui obligerait celles qui sont évidemment malades à les employer à leurs frais jusqu'à parfaite guérison ; ce qui ne leur coûterait que quelques francs, le tout sous peine, en cas de négligence ou d'imposture, d'être colloquées dans un dépôt, pour y être obligées à faire usage des turundes avec exactitude.

Ce but rempli, je voudrais que l'autorité publique diminuât de beaucoup le nombre de ces foyers empestiférans et les réduisît au nombre de six ou de huit, suivant la population des villes, en y tolérant telle quantité de ces misérables qu'on jugerait convenir, et pour lors je voudrais que dans chacune de ces maisons il y eût un officier de santé en permanence, et qui n'abandonnât pas son poste, à moins d'être remplacé par un autre nommé à cet effet, et qui aurait le droit et serait obligé de visiter chaque homme qui s'y rendrait, et, en cas de refus, ou le trouvant vicié, de lui défendre d'approcher les personnes qui sont le sujet de sa visite ; de cette manière il deviendrait presque impossible que les individus qui se voient donnassent ou reçussent quelques atteintes de virus.

On objectera peut-être que les hommes auront de la répugnance pour cet examen ; soit , ce ne sera que tant mieux , c'est le plus sûr moyen de ne point infecter n'y de l'être ; et la société et les mœurs y gagneront beaucoup.

Je ne dirai rien de ce que l'application du remède pourrait faire pour se garantir contre le mal , ou pour l'étouffer dans son berceau.

Je devais m'attendre que l'intérêt particulier compromis des guérisseurs, de ces hommes jaloux , sans talens ; envieux, sans connaissances ; médisans , par principe ; menteurs, par caractère et par intérêt ; détracteurs et caballeurs , par nécessité , se seraient déchainés contre cette méthode ; aussi ne me suis-je pas trompé. Dès le premier moment on a commencé à blâmer le secret , puis à accuser le refouillement et la répercussion du virus. Il n'en fallait pas davantage pour mettre de l'inquiétude dans l'esprit de cette classe de malades qui , d'une crédulité sans bornes , prennent les absurdités les plus grossières pour des vérités évangéliques ; quelques-uns de ceux que j'avais traités se sont laissés séduire au point de se faire re-traiter par des remèdes internes après être guéris aussi radicalement que possible ;..... ils ont trouvé de guérisseurs... *O tempora ! o mores !*

L'homme séduit et préoccupé s'égare, ses facultés de juger et de raisonner s'éclipsent à-la-fois, et il ne suit, au dépens de sa bourse et de sa santé, que l'impulsion de la prévention ; tandis qu'un seul moment de réflexion suffirait pour lui faire voir la cause de son erreur et de son égarement, puisque dans ce cas rien n'est plus clair que de s'apercevoir de la contradiction manifeste qui se trouve entre blâmer un remède comme secret, et entre le blâmer en même temps comme répercussif ou astringeant ; car s'il est secret on n'en connaît rien et on ignore par conséquence s'il est rétropulsif, apéritif ou autre, et si on connaît qu'il est rétropulsif, alors il n'est pas un secret.

Aujourd'hui que le remède est connu, on pourra juger avec fondement et précision combien l'opinion sur la vertu rétropulsive est erronée et bizarre. D'abord il n'y a personne, pour le peu qu'il soit imbu des principes de l'art de guérir, qui concevra le moindre soupçon sur la vertu astringeante du mercure, qui est reconnu par tous les auteurs de la matière médicale, comme un apéritif, comme un fondant, comme le correctif du virus siphilitique ; on conviendra donc volontiers qu'il n'y a pas de danger à ce qu'il répercute le vi-



rus dans la masse du sang. Serait-ce donc l'opium qui procurerait au remède cette vertu malfaisante que la calomnie lui suppose ; mais qui ne sait pas que cet extrait tient le premier rang dans la classe des antispasmodiques ? Or, antispasmodique et apéritif n'est-ce pas la même chose en médecine ? Lorsque la matière ennemie est retenue par un excès de contraction ou par le spasme, y a-t-il dans tout le domaine de la médecine un apéritif plus puissant que l'opium ? N'est-il pas démontré dans mon Traité sur la dyssenterie en général, que dans cette terrible maladie il est l'apéritif, si non unique, du moins celui par excellence ? Et finalement n'y a-t-il pas une certaine analogie entre le virus dyssenterique et celui vénérien, quant à la manière de provoquer l'action et la réaction des solides auxquels ils sont appliqués.

A ces argumens sans réplique, on ne sait rien répondre, ils sont de force à faire abandonner facilement l'arène ; mais dans la retraite on a l'air de vouloir insinuer que ce sont les injections mêmes qui rétropulsent le virus, en lui communiquant un mouvement tetrograde à l'intérieur, comme si dans ce cas il y eût un chemin ouvert de l'urètre à la masse du sang.

Comme il faut répondre à tout, même à des

frivolités , je ne laisserai pas ce point intact sans y riposter par des raisons qui sont à la portée de tout le monde.

Il ne faut pas croire que le virus gonorrhéique flotte librement sur la surface de la membrane qui tapisse l'intérieur de l'urètre ; sa portion primitive ou radicale niche, comme je l'ai déjà dit , dans les sinus muqueux , desquels le mouvement rétrograde vers le col de la vessie ne paraît guère possible ; et quant à ce qu'il se trouve secrété et assimilé , et ainsi hors des cryptes , il faut observer qu'on conseille , comme on le doit conseiller , d'évacuer la vessie avant d'injecter, par où le canal de l'urètre est lavé et débarrassé pour un moment de l'humour virulente qui s'y trouve mobile ; cette précaution a encore un autre but, savoir : celui de retenir le plus long-temps que possible le remède dans le méat urinaire , qui sans elle serait détergé par le pissement subséquent ; donc l'injection qui succède immédiatement à cette excrétion ne peut imprimer aucun mouvement rétrograde à ce qui ne s'y trouve pas. Je puis assurer avec toute la candeur , et avec toute la véracité d'un homme qui ne cherche que le bien de ses semblables , que sur un nombre très-considérable de malades que j'ai traités

ainsi,

ainsi , je n'ai jamais observé un déplacement du virus.

Au surplus , supposons pour un instant que les injections pourraient imprimer le mouvement en question , quel mal en résulterait-il ? Nul ; car, dans ce cas, cette impulsion ne peut avoir lieu que pour autant que le mercure vient en contact avec le virus vénérien , qu'il détruit par ce contact même , de même que les sels de nature opposée s'entre-détruisent par leur mixtion.

Finalement , s'il était vrai encore que le virus se trouvât déplacé sans être neutralisé , pour cela l'infection générale du sang ou la vérole n'est pas plus à craindre que si ce déplacement n'avait pas eu lieu , vu qu'ici, comme là , il n'y a pas de passage dans le torrent de la circulation , sans solution de continuité.

F I N.











